

Représentations du tatouage : le paradoxe de la différenciation et de l'assimilation

MÉLANIE GIRARD

Université de Hearst

SIMON LAFLAMME

Université Laurentienne, Sudbury

CLAUDE VAUTIER

Université de Toulouse, IEP de Toulouse

1. Une épistémè de la modernité

Dans son ouvrage de 1966, *Les mots et les choses*, Michel Foucault utilise pour la première fois le concept d'épistémè, qui fusionne l'idée de rupture épistémologique avancée par Gaston Bachelard et la méthode de Georges Canguilhem visant à trouver des cohérences épistémiques à une période donnée¹. Son projet – que l'on qualifie, selon les moments du développement de sa pensée, de structuraliste, systémique et totalisant – consiste à rendre compte du système conceptuel qui produit les savoirs d'une époque, production qui passe, dans un premier temps

¹ Passage inspiré de Patrick Juignet, « Michel Foucault et le concept d'épistémè », *Philosophie, science et société*, 2015, <https://philosciences.com/philosophie-generale/la-philosophie-et-sa-critique/10-michel-foucault-episteme>, site consulté le 15 juillet 2019.

foucauldien, par la pensée et la pratique² et, dans un second, par le discours³. Autrement dit, et selon son propre dire, il cherche à « mettre au jour [...] le champ épistémologique, l'épistémè [...] décrivant les conditions de possibilité des connaissances⁴ », c'est-à-dire « tous les rapports qui ont existé à une certaine époque entre les différents domaines de la science⁵ ». Cette épistémè consiste, selon lui, en un « dispositif stratégique qui permet de trier, parmi tous les énoncés possibles, ceux qui vont pouvoir être acceptables à l'intérieur [...] d'un champ de scientificité, et dont on pourra dire : celui-ci est vrai ou faux⁶ ». D'après Foucault, « [c]'est le dispositif qui permet de séparer, non pas le vrai du faux, mais l'inqualifiable scientifiquement du qualifiable⁷ ». Il s'agit donc pour lui de « mettre en évidence et de comprendre comment la norme épistémologique, d'ailleurs implicite, produit ses effets dans la pensée savante à une époque donnée⁸ ». Cette démarche, qu'il qualifie d'archéologique plutôt que de simplement historique, l'amène, pourrait-on dire, à postuler l'existence d'une façon de penser la science et d'en faire qui se répercute sur la façon de concevoir le monde, laquelle se pose alors comme condition de possibilité de l'énonciation, du dire et, ainsi, ultimement, du faire humain.

² Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966.

³ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.

⁴ Michel Foucault, *Les mots et les choses...*, *op. cit.*, p. 13 ; cité par Patrick Juignet, *op. cit.*

⁵ Michel Foucault, « Sur la justice populaire, débat avec les maos », entretien de 1972, dans *Dits et écrits 1954-1988*, tome I, édition publiée sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 1237 ; cité par Patrick Juignet, *op. cit.*

⁶ Michel Foucault, « Le jeu de Michel Foucault » (entretien de 1977, avec Dominique Colas, Alain Grosrichard, Guy Le Gauffey, Jocelyne Levi, Gerard Miller, Judith Miller, Jacques-Alain Miller, Catherine Millot et Gérard Wajeman), *Dits et écrits 1954-1988*, tome III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 301 ; cité par Patrick Juignet, *op. cit.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Patrick Juignet, *op. cit.*

La notion d'époque étant chez Foucault consubstantielle à celle d'épistémè, il en vient à identifier deux césures ou discontinuités épistémiques – les époques étant toujours à la fois en continuité et en rupture les unes par rapport aux autres –, ce qui lui permet de dégager trois époques et, donc, trois épistémès en Occident. La première césure advient, selon lui, lors du passage de la Renaissance au Classicisme⁹ ; la seconde, lors de la transition de l'âge classique à la période dite de la modernité. Ainsi, il y aurait – il y aurait eu – trois épistémès distinctes en Occident : l'épistémè de la Renaissance, l'épistémè du Classicisme et l'épistémè de la Modernité, chacune opérant à partir de dispositifs particuliers. Un dispositif, selon Foucault, est un ensemble hétérogène de discours (savoirs scientifiques), d'institutions (famille, école), de pratiques (division sexuelle du travail, des rôles) qui contribuent à définir les normes, le comportement, bref, les catégories à travers lesquelles les individus se perçoivent et à partir desquelles on intervient sur eux. La modernité, nous dit Foucault, est le théâtre de deux dispositifs dominants : celui d'alliance et celui de sexualité¹⁰, le second ayant remplacé le premier, s'étant imposé du fait que la finitude de l'humain l'ait

⁹ À noter que la période du Classicisme, tel que définie par Foucault, ne constitue pas une période historique au même titre que la Renaissance ou la Modernité ; il s'agit plutôt d'un mouvement artistique (esthétique et culturel, ajouteront certains) qui se développe en France à la jonction des XVII^e et XVIII^e siècles, soit de 1643 à 1715 ou de 1660 à 1715, selon les auteurs. De nos jours, on emploie le mot pour désigner, plus étroitement, la production littéraire des années 1660 à 1685. « Le classicisme est étroitement lié au règne de Louis XIV : il n'est pas une école littéraire à proprement parler, mais il a réuni des écrivains qui ont eu un idéal commun, celui d'atteindre la beauté des œuvres antiques » <https://www.etudes-litteraires.com/classicisme.php>, site consulté le 27 juillet 2019.

¹⁰ Le dispositif d'alliance, selon l'auteur, sert à organiser les mariages, les relations de parenté, la transmission de l'héritage. Le dispositif de sexualité, pour sa part, organise les rapports de pouvoir portant sur le corps des femmes – dont participe la planification des naissances – et sur la sexualité des enfants. Dans un système patriarcal, qu'il qualifie aussi d'hétérosexiste, les dispositifs sont là pour organiser, mais aussi, pour contrôler. Le dispositif de sexualité le fait en classant les individus en catégories (hommes, femmes...), les attachant à leur identité ainsi construite et leur imposant, de par l'attribution de comportements, de rôles précis, une vérité qu'ils doivent reconnaître et que les autres doivent, réciproquement, leur reconnaître. Cette ségrégation

obligé à devenir lui-même objet d'étude : « Ce qui a changé au tournant du [XIX^e] siècle, et subi une altération irréparable, c'est le savoir lui-même comme mode d'être préalable et indivis entre le sujet qui connaît et l'objet de la connaissance¹¹ ».

L'épistémè, portée par un dispositif, se construit donc à l'articulation de trois axes : l'axe du savoir, l'axe du pouvoir et l'axe de la subjectivité, autrement dit, ce qui se dit et se pense, ce qu'il est permis de faire et d'exprimer et les formes sous lesquelles l'individu peut se présenter comme sujet. Foucault montre comment ces axes évoluent ensemble, les représentations (la subjectivité) étant dépendantes de ce qu'on pense dans une société donnée (axe du savoir) et de ce qu'il est permis de faire et d'exprimer (axe du pouvoir) ; ou, pour le dire autrement, les représentations étant dépendantes de ce que Foucault considère comme des catégories de pensée que produit l'univers culturel et social du moment, qui sont mises à la disposition des individus ; et de ce que ces catégories permettent de classifier comme étant légitime ou non légitime¹². En ce sens, il est permis de dire que l'épistémè constitue la mise en place du psychologiquement concevable, du sémantiquement formulable et du socialement exprimable et que, récursivement, les choses dites concourent à entretenir, à construire les phénomènes ainsi désignés, voire à en faire émerger¹³ des formes nouvelles, dans un processus tout à fait dialectique. Cela, dans le sens où l'entend Niklas Luhmann¹⁴ qui, privilégiant les concepts de code et de centre de gravité à celui d'épistémè, explique le passage de l'amour lyrique du Moyen Âge à l'amour romantique du XIX^e siècle. Chaque époque étant pour lui, à la

identitaire participe, selon Foucault, d'une vaste entreprise de normalisation qui vise à étendre le pouvoir, voire le biopouvoir.

¹¹ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, op. cit., p. 264.

¹² Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, tome 1 : La volonté de savoir, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1994 [1976].

¹³ Au sens de l'émergence chez Edgar Morin, la notion de récursivité étant ici aussi utilisée au sens où il l'entend ; nous privilégierons toutefois la notion de dialectique à celle de dialogie, la seconde étant plus restrictive en tant qu'elle renvoie trop implicitement au discours. Voir Edgar Morin, *La méthode*, tomes 1 à 6, Paris, Seuil, 1977-2004.

¹⁴ Voir Niklas Luhmann, *Amour comme passion. De la codification de l'intimité*, Paris, Aubier, coll. « Présence et pensée », 1982, p. 60-62.

manière de Foucault, à la fois en rupture et en continuité avec celle qui la précède, c'est par un glissement du centre de gravité que quelque chose de nouveau se développe, ce quelque chose étant ensuite transposé d'époque en époque ; la lyrique amoureuse du Moyen Âge constitue pour lui un tel centre de gravité. En insistant sur la non-vulgarité, nous dit Luhmann, la lyrique amoureuse transpose l'amour dans l'idéal et en vient ainsi à faire des qualités ou des mérites individuels le ciment de l'amour, qui peut ainsi devenir amour passion¹⁵. La passion unissant le paradoxe de la passion et de la raison, le code amoureux, vers la fin du XVII^e siècle, glisse alors de l'idéalisation à la paradoxalisation. Mais pour que l'amour passion accède à l'amour romantique du XIX^e, pour, donc, que la structure nouvelle que constitue l'amour romantique puisse naître, une deuxième modification doit se révéler : d'autonome, le code se doit de devenir autoréférentiel, c'est-à-dire qu'il doit mener à une réflexion sur le code lui-même. En tant qu'autoréférentiel, l'amour peut ainsi vivre par la communication et, ainsi, se développer, se transformer, se perpétuer... et se justifier lui-même. On pourrait dire, en simplifiant, qu'il faut, pour parler des relations intimes, qu'elles existent ; et qu'en existant, elles permettent que l'on en parle. On pourrait ajouter, en simplifiant toujours, que le glissement du centre de gravité qu'est l'amour lyrique vers celui que constitue l'amour romantique ne peut advenir que dans une société où les qualités individuelles ont une valeur ; que dans une société, donc, où l'individualisme s'impose ; que dans une société, donc, où l'épistémè le porte et, le portant, lui permet de se transposer, puis de prendre des formes nouvelles.

C'est dans cet esprit, pour ces raisons que la notion d'épistémè nous paraît des plus fécondes pour aborder une réflexion sur le phénomène du tatouage dans la contemporanéité. Car si le tatouage connaît un tel essor en Occident, c'est bien parce qu'il représente désormais une forme légitime, convenable, acceptable,

¹⁵ Le dispositif de sexualité remplaçant le dispositif d'alliance, nous dirait Foucault.

voire « normale », d'expression de soi. En fait, il ne serait pas exagéré de dire que le tatouage est devenu « à la mode », qu'il est « tendance ».

2. De mode et de tendances

Dans un ouvrage de 2014 sur la mode, posant le vêtement comme « principal signifiant de la mode » et s'intéressant aux « autres signes de mode », Dominique Waquet et Marion Laporte soutiennent que :

Tant dans les sociétés occidentales en mutation que dans les sociétés multipolaires des pays émergents, les signes de mode se diversifient rapidement au XXI^e siècle, au point même où des symboliques immatérielles deviennent signifiants de mode. De l'accessoire de vêtement au design global, du maquillage aux réseaux sociaux, des multitudes d'objets et de représentations génèrent et subissent des mouvements de mode.¹⁶

Les auteurs répartissent en cinq catégories – accessoires du vêtement, parure du corps, décor, objets et comportements associés, symboles immatériels de la mode – ces autres signes, le tatouage apparaissant, avec le maquillage, la coiffure et l'agencement des cheveux, dans la deuxième d'entre elles : « L'ornementation du corps, et on y inclut les tatouages, devient dans presque toutes les catégories sociales une manifestation décorative et symbolique de l'expression de soi¹⁷ ».

3. Mais qu'est-ce que la mode ?

Selon Frédéric Godart « la définition de la mode elle-même est ambiguë¹⁸ » puisque la mode peut se comprendre de deux façons différentes : comme industrie, comme changement. Comme industrie, « elle peut se définir comme l'industrie de l'habillement (vêtements et accessoires) dans laquelle des professionnels développent des carrières et des entreprises définissent des stratégies »,

¹⁶ Dominique Waquet et Marion Laporte, *La mode*, 4^e édition, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2014 [1999], p. 5-6.

¹⁷ *Ibid.*, p. 7.

¹⁸ Frédéric Godart, *Sociologie de la mode*, 2^e édition, Paris, La découverte, coll. « Repères », 2016 [2010], p. 4.

définition qui « englobe aussi les modes de consommation des individus, des groupes ou classes sociales qui utilisent les vêtements pour définir leur identité » et qui « recoupe largement la thématique de la “parure” »¹⁹. Comme changement, la mode peut, selon Godart, « se définir comme un type particulier de changement social » – au sens où l’entendent Georg Simmel et Gabriel Tarde, par exemple –, mais « qui nécessite l’existence d’individus disposant d’une certaine liberté de choix », ce changement étant récurrent et se déployant nécessairement dans un espace public, « aux yeux d’un grand nombre d’individus [...], condition nécessaire pour l’imitation et la diffusion des tendances », ce qui l’amène à poser la mode comme un « processus non planifié de changement récurrent sur un arrière-plan d’ordre et dans un espace public »²⁰. Cette industrie du changement est aussi culturelle en ce sens qu’elle crée des objets porteurs de sens à des moment donnés, dans des cultures particulières, c’est-à-dire qu’elle est génératrice de représentations culturelles, de symboliques culturellement chargées.

¹⁹ *Ibid.* À noter que Godart considère toutefois que si la mode comme industrie englobe la parure, la parure se veut distincte de la mode en ce sens que, puisqu’elle inclut les ornements tels que le maquillage ou le tatouage, elle peut exister « en dehors du cadre de la mode comme industrie », postulat auquel nous n’adhérons pas. En quoi les salons de tatouages, par exemple, et les artistes qui y œuvrent existent-ils « en dehors de l’industrie » ? Nous admettons toutefois, à la façon de Guillaume Erner, la distinction entre tendances commerciales et tendances non commerciales qui, considérant que les tendances commerciales se multiplient et évoquant, à titre d’exemple, la mode vestimentaire, les modes en termes d’ameublement, les modes sportives et les modes gastronomiques, précise : « Les modes ne sont pas toutes d’origine commerciale. Les modes se rencontrent également dans des domaines qui ne profitent à personne. Nul ne fait commerce des tournures langagières : pourtant, on constate des engouements dans ce domaine. Même chose pour le système pileux, du bouc à la moustache » (Guillaume Erner, *Sociologie des tendances*, 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2009 [2008], p. 12). On pourrait toutefois argumenter que, si nul ne fait commerce de l’adoption de tournures langagières nouvelles ou du système pileux, le commerce sait certainement en tirer profit de par l’usage qu’il en fait dans la publicité, notamment. De plus, on vend des livres sur les tournures langagières et les salons de barbier fleurissent depuis la mode des barbes de quelques jours ou des moustaches en guidon de vélo...

²⁰ *Ibid.*, p. 4-5.

Mais cela, des auteurs comme Simmel l'avaient déjà compris au début du siècle dernier ; c'est en ce sens qu'il insiste sur le fait que les formes sociales, parmi lesquelles figure la mode, sont toujours culturellement définies, qu'elles appartiennent à des civilisations, à des époques. Souvent considéré comme le « sociologue de la modernité », Simmel estime que la vie sociale est un mouvement continu par lequel se remodèlent sans cesse les relations entre individus, lesquelles sont naturellement paradoxales, contradictoires, en tant qu'elles sont le lieu où s'exprime la dialectique : cohésion-dispersion, uniformisation-différenciation, association-conflit, concorde-discorde, agrégation-désagrégation, voilà autant d'antinomies qui caractérisent le rapport de l'humain au monde qui l'entoure. Pour analyser ces relations, il faut, selon lui, tenir compte des actions réciproques, c'est-à-dire de l'influence que chacun exerce sur autrui, ces actions constituant les « formes sociales », lesquelles sont en perpétuelle transformation, de nouvelles formes se substituant à d'autres, que ce soit par la déformation de formes existantes, par la constitution de formes nouvelles ou par la reconstitution d'anciennes formes. Les actions réciproques, qui produisent les formes, sont le fruit de motivations ; c'est ce que Simmel appelle le contenu de l'action, contenu qui est forcément culturel, à l'image des formes elles-mêmes. La forme a pour principe la différenciation et l'individuation. Si on pense à la mode vestimentaire, par exemple, on comprend aisément comment le port et l'agencement de certains vêtements permettent à l'individu de se différencier des autres et en quoi cette différenciation l'individualise²¹. Cependant, en même temps qu'elles permettent l'individuation, les formes sociales, parce qu'elles font l'objet d'une appropriation multiple, sont toujours en voie d'objectivation et sont donc inévitablement abstraites. Elles ont donc une signification pour chaque individu, mais

²¹ Simmel distingue nettement entre individualisme et subjectivité : les formes sociales tracent des limites et en cela, permettent la différenciation et l'individualisation, mais parce qu'elles sont autonomes par rapport au sujet, celui-ci ne peut jamais se les approprier ; les formes ne peuvent donc jamais être subjectives.

puisqu'elles sont partagées, elles échappent, paradoxalement, à chacun²².

Tarde l'avait aussi intégré. Homme de son époque, il s'intéresse à la manière dont se construit la vie sociale ; à la façon de Simmel, il constate qu'elle est faite de changements, lesquels sont tributaires d'une forme d'influence. Toutefois, à la différence de Simmel, il adopte une approche psychologisante qui l'amène à postuler que la source de tout comportement est à chercher dans la conscience individuelle : « Un individu lance une idée ; elle est recueillie par un autre individu, qui s'en inspire pour sa pensée et sa conduite ; celui-ci la transmet à un troisième individu, et ainsi de suite. Des réseaux d'imitation ainsi se créent ; des courants se dessinent ; et en se croisant et en s'entrecroisant, ces réseaux et ces courants finissent par constituer le tissu serré de la vie sociale²³ ». Ainsi, pour Tarde, c'est dans le comportement individuel qu'il faut chercher le sens à la vie sociale, laquelle est animée par deux forces : l'invention, qu'il nomme les « causes sociales » et l'imitation, qu'il considère comme étant les « conditions sociales ». Les causes sociales sont à l'origine des mouvements et ce sont les conditions sociales qui assurent leur transmission et leur expansion. Mû par le désir, l'esprit d'invention fait progresser les sociétés humaines ; car les points d'invention se croisent et, en se croisant, ils deviennent un centre d'action d'où partent de nouveaux courants de désir et de nouveaux processus d'invention. Mais pour que ces nouveaux processus voient le jour, des conditions sociales spécifiques doivent être en place. Il est donc nécessaire qu'il y ait, parallèlement, des processus de transmission, dont le plus important est l'imitation, première condition sociale. L'imitation crée des réseaux : un sujet en imite un autre ; ce faisant, il crée un lien avec lui ; lorsqu'il est imité à son tour, le

²² Voir Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, traduit de l'allemand par Liliane Gasparini, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologies » 1991 [1917].

²³ Gabriel Tarde, *Écrits de psychologie sociale*, textes choisis et présentés par Anne-Marie Rocheblave-Spenlé et Jean Milet, Toulouse, Privat, coll. « Rhadamanthe », 1973, p. 18. Voir aussi Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation. Étude sociologique*, Paris, Félix Alcan, 1900 [1890].

lien se prolonge ; et ainsi de suite, de conscience à conscience, jusqu'à l'infini, construisant ainsi le social sur une base interpsychologique. L'imitation agit donc comme une suggestion entre les sujets qui constituent une société ; Tarde parle même d'un phénomène d'hétéro-suggestion. La deuxième forme de condition sociale est l'opposition. En se répandant, les courants de désir, ou processus d'invention, ou courants d'imitation vont susciter l'opposition. Les flux imitatifs sont contradictoires et la suggestion imitative remet en question l'identité du sujet ou du groupe, qui refusera *a priori* l'apport extérieur. S'inspirant de la dialectique de Hegel et misant particulièrement sur l'aspect « négation », Tarde explique que l'opposition constitue une loi de la vie. Une fois l'opposition énoncée, s'établira un équilibre, un compromis entre imitation et opposition : cela constitue ce que Tarde appelle l'adaptation, troisième condition de la construction du social. Cette adaptation assurera une période de stabilité qui cédera vite la place à de « nouvelles vagues d'imitation²⁴ », qui, en confrontant les modèles existants, permettront à la société de progresser. Le cycle imitation-opposition-adaptation serait à la source de la perpétuelle évolution des sociétés. Pour Tarde, l'histoire se présente donc comme une succession de flux imitatifs différents, par une succession et une juxtaposition de modèles aptes à susciter une imitation chez un grand nombre d'individus. L'invention (ou l'innovation ou la découverte), qui est nécessairement progrès pour Tarde, se propage d'un milieu social à un autre, d'une société à une autre, par imitation. Plus les moyens de communication et de transport sont développés, mieux les modèles peuvent « circuler » et se répandre²⁵.

Ainsi, dès la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, on trouve, chez Simmel comme chez Tarde, les éléments à partir desquels il est possible d'appréhender la mode que constitue à l'heure actuelle le phénomène du tatouage en Occident. Car il s'agit bien

²⁴ *Ibid.*, p. 21.

²⁵ À noter que ces sections sur Simmel et sur Tarde sont largement inspirées d'un cours rédigé pour la formation à distance de l'Université Laurentienne : Mélanie Girard, *Idées politiques et sociales du XIX^e siècle à nos jours*, Sudbury, Envision, Université Laurentienne, 2007.

d'une mode, d'une tendance forte depuis les années 1990 ; pour quiconque a pu porter un regard sur les 30 ou même les 20 dernières années, il est en effet difficile d'ignorer la véritable explosion que connaissent les parures du corps, dont, au premier chef, pourrait-on dire, le tatouage. Aujourd'hui, il suffit, pour le constater, de marcher dans la rue ; ou, encore, de visionner les publicités à la télé, de naviguer sur le net, de faire le compte des revues destinées aux arts de la peau²⁶ ou, encore, de celui des salons de tatouages, par exemple.

4. Quelques chiffres

En 1982, à Paris, on estimait à 15 le nombre de boutiques (salons) de tatouage ayant pignon sur rue ; en 2017, ce chiffre s'élevait à plus de 300²⁷. En France toujours, selon une étude menée en 2010 par l'IFOP (Institut français d'opinion publique), 10 % des Français étaient tatoués, cette proportion s'élevant à 22 % chez les 18 à 24 ans. Aux États-Unis, l'institut Harris Interactive, une entreprise de marketing et de sondage d'opinion publique, révélait, en 2016, que 29 % de la totalité des Américains étaient tatoués ; chez les 18 à 35 ans, la proportion était de 47 %. Selon le quotidien international Metro, 29 % des Britanniques âgés entre 16 et 44 ans étaient tatoués en 2013 ; à l'échelle de tous les citoyens, la proportion était de 20 %²⁸. Force est donc

²⁶ On pourra, par exemple, consulter des revues et magazines non scientifiques, en ce qui concerne le tatouage et les *bod mods*, tels que : *Brush Strokes (Online Magazine For Face and Body Artists World Wide)* ; *Tattoo Revue* ; *Tattoo Models* ; *Skin Art* ; *Body Art* ; *Tatouage Magazine* ; *HOUSEINK Art and Tattoo Magazine*... puis des revues plus généralistes dans lesquelles on voit apparaître des tatouages ou encore le *Body Paint* ou la question de la peau : *Croissance Art* ; *Her* ; *Body Paint Magazine* ; *British Alternative Magazine* ; *Bizarre* ; *Style*... On pourra aussi consulter des revues scientifiques telles que *Peauologie*, créée en 2018 et dirigée dans Stéphane Héas.

²⁷ Selon les chiffres présentés dans « Les 8 chiffres fous du business du tatouage », *Capital*, <https://photo.capital.fr/les-8-chiffres-fous-du-business-du-tatouage-31355#le-nombre-de-salons-de-tatouage-explose-541086>, site consulté le 14 juillet 2019.

²⁸ Les chiffres pour la France, les États-Unis et la Grande-Bretagne étant parus dans Pierre Jova, « Le tatouage se transforme en culture », *Le Figaro*, 4 mars 2016, <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2016/03/04/01016-20160304ART-FIG00252-le-tatouage-se-transforme-en-culture.php>, site consulté le 15 juillet 2019.

de constater que, s'il a longtemps été l'apanage de sous-cultures, le tatouage transcende aujourd'hui les âges comme les strates sociales, quoiqu'il semble particulièrement toucher la jeunesse, dont le propre est de faire vivre les tendances en y adhérant, en les modelant, en les étalant, ce que rendent possible, à une échelle jamais vue auparavant dans l'histoire de l'humanité, le *web* et, plus particulièrement, les réseaux sociaux.

5. La peau au service de l'art ?

Car il est difficile d'imaginer que les tatouages se seraient aussi largement, aussi rapidement diffusés en l'absence d'internet, venu s'ajouter aux médias traditionnels. Et avec cette diffusion se sont développées de nouvelles pratiques dont l'expansion serait attribuable à la montée du *body art movement* et des *modern primitives*²⁹ : ainsi, aux tatouages et aux *piercings* (perçage) sont venus s'ajouter le *body painting* (peinture corporelle), le *ear gauging* (étirement de l'oreille), la scarification ou le *body branding* (marquage corporel), le *tongue splitting* (séparation de la langue, opération qui consiste à fourcher la langue), l'exocoloration, l'endocoloration, les implants sous-cutanés, les implants subdermiques... dont plusieurs appartiennent à ce qu'il convient de qualifier de modifications corporelles extrêmes (*extreme bod mods*). Mais comment expliquer cet engouement généralisé pour le modelage du corps ? Dans son ouvrage *In the Flesh: The Cultural Politics of Body Modification*³⁰, Victoria Pitts-Taylor parle d'une appropriation des pratiques du supermarché mondial (*global supermarket*) visant soit à créer une solidarité avec d'autres cultures, soit à se distinguer, la démarcation devenant de moins en moins probable au fur et à mesure que se commercialisent les pratiques, poussant

²⁹ Avec, à la tête du mouvement, des personnages comme Fakir Musafar, que l'on considère souvent comme le « père » des *modern primitives*, lui qui milite pour les modifications corporelles depuis le milieu des années 1940 et dont une performance de *hook-pulling*, captée en 1985 dans le documentaire *Dances Sacred and Profane* (réalisé par Mark et Dan Jury en 1985), a permis d'étendre la visibilité, puis l'influence.

³⁰ Victoria Pitts-Taylor, *In the Flesh: The Cultural Politics of Body Modification*, New York, Palgrave Macmillan, 2003.

ainsi plusieurs à adopter des modifications de plus en plus extrêmes. Ainsi, des phénomènes tels que le *body branding*, le *tongue splitting* ou le *body hanging* (suspension du corps), longtemps demeurées taboues, se fraient lentement un chemin, de l'*underground* vers la visibilité. Dans cette mouvance, se profile une nouvelle génération d'artistes ou artisans de la peau³¹ qui, allant au-delà de la pratique du simple tatouage, privilégient la désignation de *body hackers* (pirates du corps), *biohackers* (pirates du biologique), *biopunks*, *selftranshumanists* (transhumanistes du soi) ou *body hacktivists*³², par exemple³³. Grâce au numérique, il est possible de consulter leur portfolio et de prendre rendez-vous pour se faire tatouer, percer, scarifier, marquer, suspendre... On pourra ainsi afficher un tatouage à la Kat Von D³⁴, s'adonner à une suspension (*hanging* ou *hook-pulling*) signée Lukas Zpira,

³¹ On parlera aussi de bio art et, donc, de bio artistes.

³² « *Body* » pour corps ; « *hacktivists* » comme contraction de « *hacker* », pour pirate, et de « *activists* », pour militants. « Créé à l'aube de l'année 2004 au pays du soleil levant par Lukas Zpira, sous l'impulsion de Riyochi Maeda, le terme *Body Hactivisme* est né de la nécessité de définir une mouvance d'artistes, de chercheurs et de penseurs travaillant autour des mutations et utilisant les modifications corporelles comme medium. Par opposition aux modernes primitifs qui travaillent sur des bases d'anthropologie tribale, les *body hacktivists* pratiquent, théorisent et inventent des modifications corporelles avant-gardistes et prospectives, influencées par la culture manga, la bande dessinée, les films et la littérature de science-fiction », (« Lukas Zpira. Une introduction au *Body Hactivisme*, *La Spirale.org*, <https://laspirale.org/texte-99-lukas-zpira-une-introduction-au-body-hactivisme.html>, consulté le 16 juillet 2019).

³³ Malgré la préférence accordée à l'une ou l'autre de ces désignations selon les pratiques et la philosophie dont se réclame l'artiste, elles peuvent être regroupées sous le thème du *body hacking*. Le *body hacking* se définit comme une démarche, à la croisée du *hacking* et du transhumanisme, qui, tout en s'inscrivant dans la logique des modifications corporelles traditionnelles que sont le tatouage et la chirurgie esthétique, vise à enrichir les sens, à doter le corps de fonctionnalités nouvelles, à l'amener à dépasser ses limites en tirant partie du numérique, de l'électronique et de la robotique ; autrement dit, en utilisant la technologie pour modifier les contours du corps et ses fonctions. Voir Cyril Fiévet, *Body hacking. Pirater son corps et redéfinir l'humain !*, Limoges, Éditions FYP, coll. « Vertiges », 2012.

³⁴ Kat Von D, de son vrai nom Katherine von Drachenberg Galeano, est une artiste tatoueuse mexicano-américaine largement popularisée par l'émission *LA Ink*, diffusée sur les chaînes américaines *TLC* et *Discovery Channel*.

arborer un marquage (*branding*) par électrocautérisation à la Steve Haworth³⁵ ou se vanter d'un implant subdermique à la Erwin Mabilat³⁶, par exemple. Cette volonté de transgresser les limites établies par la biologie, de pirater le corps dans une démarche artistique, technique, qui se veut aussi politique, n'est pas nouvelle : véritable figure de proue du *Body Art*, Orlan³⁷, artiste plasticienne transmédia française contemporaine issue du féminisme dit radical, avait ouvert la voie dès les années 1970. Sa démarche, qui consiste au point de départ à faire usage de son corps, avec la photographie, pour remettre en question l'objectivité de la beauté et du désir et ainsi critiquer la « condition féminine », évoluera, sur plus de quarante ans, vers les chirurgicales-performances et les self-hybridations virtuelles, puis, grâce à des techniques de réalité augmentée, vers une forme de bio art à travers l'exploration de l'ADN par l'image. D'une critique en extériorité, pourrait-on dire, l'artiste se déplace vers une critique en intériorité ; mais, en toile de fond, persiste un questionnement fondamental sur la condition humaine dans son rapport aux symboles, aux représentations culturelles et aux relations genrées, d'une part ; sur la condition humaine dans son rapport entre le vivant et la machine, d'autre part. Mais ce qui est nouveau,

³⁵ Steve Haworth est un artiste en modification corporelle basé à Phoenix, en Arizona. Il est responsable de l'invention et de la vulgarisation des implants sous-cutanés et transdermiques tels que le « *Metal Mohawk* ». Il a conçu des instruments médicaux spécialisés appelés élévateurs cutanés pour ce processus ; pour ces raisons, on le qualifie souvent de « *Modfather* » (en jouant sur le titre du film *The Godfather (Le parrain)*). Voir, par exemple, *Steve Haworth Modified*, <http://stevehaworth.com/>, ou « Steve Haworth », Wikipedia, https://en.wikipedia.org/wiki/Steve_Haworth, sites consultés le 8 août 2019.

³⁶ Erwin Mabilat est un artiste français en modifications corporelles, résidant à Lyon. Voir, par exemple, « Memorial capsule : un implant avec les cendres d'un défunt », IATranshumanisme.com, 10 avril 2016, <https://iatranshumanisme.com/2016/04/20/memorial-capsule-un-implant-avec-les-cendres-du-defunt/>, site consulté le 8 août 2019.

³⁷ Orlan est un acronyme dont s'est doté l'artiste, qui naît Mireille Suzanne Francette Porte. Elle est particulièrement connue pour ses vidéos d'interventions chirurgicales sur son corps, appelées chirurgicales-performances, dont la première remonte à 1978 et dont les plus célèbres sont une série de neuf chirurgicales-performances très controversées, effectuées entre 1990 et 1993, visant à remodeler son visage.

toutefois, c'est l'emballlement pour ces pratiques et l'appropriation de ces mécanismes par un nombre croissant d'individus, et le sentiment de personnalisation qui est attachée à cette évolution. Si Orlan, dans la lignée d'une dénonciation foucauldienne du biopouvoir³⁸, met son art au service d'une critique sociale et politique de l'appropriation du corps humain, et de celui des femmes en particulier ; si les *body hackers* tels que Steve Haworth ou les « body hacktivistes » tels que Lukas Zpira œuvrent pour une libération du soi ou de l'esprit par un dépassement des limites imposées par la biologie et par les conventions sociales, les personnes qui font usage de ces pratiques, elles, se réclament plus rarement de telles philosophies. Nombreux, en effet, sont les motifs évoqués pour se faire tatouer ou percer ou marquer ou scarifier... dont on peut dire qu'ils semblent relever davantage d'une question de goût personnel, d'une affinité esthétique particulière ou d'un rapport distinctif à l'érotisme que d'une dénonciation d'une quelconque combinaison de normes sociales. En étendant ainsi les pratiques liées à l'art de la peau, dans cette fascination pour les parures du corps, n'assiste-t-on pas à un prolongement de l'art, à une démocratisation du domaine artistique, à un décroisement des frontières traditionnelles entre artistes et non-artistes ? Ne serait-ce pas que chaque être humain est désormais appelé à devenir artisan de son propre corps et, ainsi, de sa vie ? Car malgré les apparentes différences entre les diverses pratiques évoquées, et en dépit de la variété des démarches individuelles et de la multiplicité des quêtes que semble assouvir l'ornement du corps, se dégage une constante : celle de se forger une identité bien à soi, d'écrire en quelque sorte sa propre histoire en la gravant dans l'écorce cutanée. Peut-être y a-t-il ainsi dans cette orientation une forme de rejet de conventions anciennes ; mais il y a surtout, semble-t-il, une revendication, celle de modeler à sa guise le corps qui est le sien. La question se pose alors de savoir pourquoi, à ce moment particulier de l'histoire, en Occident, la peau apparaît comme un lieu d'expression légitime généralisé.

³⁸ Voir Michel Foucault, *Histoire de la sexualité...*, *op. cit.*

6. Entre différenciation et appartenance au collectif

Dans un article de 2010, David Le Breton écrit :

La peau est un seuil, à la fois instance d'ouverture ou de fermeture au monde selon la volonté de l'individu. Frontière symbolique entre le dehors et le dedans, l'extérieur et l'intérieur, l'autre et soi, elle est une sorte d'entre-deux, elle fixe une limite mouvante de la relation de l'individu au monde. [...] En ce qu'elle cristallise quelque chose du lien social, elle est aussi un lieu où résoudre les tensions, défaire des crispations. [...] Elle est aussi une frontière physique et morale entre soi et le monde qui révèle toujours ce qui se joue également de l'adhérence ou des écarts entre le moi psychique et le moi corporel. Écran où l'on projette une identité rêvée, en recourant aux innombrables modes de mise en scène de l'apparence, elle enracine le sentiment de soi dans une chair qui individualise³⁹.

Pour Le Breton, donc, la peau constitue une frontière par laquelle l'individu définit sa relation à l'autre, au monde, frontière physique, mais aussi morale, à la fois révélatrice et potentiellement curatrice de la psyché par les mises en scène du soi qu'elle rend possibles. S'il en est ainsi, selon lui, c'est que la société actuelle est faite d'individus, que, en elle, les collectivités se sont estompées au profit de l'acteur qui, à défaut de pouvoir contrôler son environnement, tente de donner un sens à son existence en maîtrisant son corps, corps qui devient le dernier recours, ou encore la dernière frontière :

Dans une société d'individus, la collectivité d'appartenance ne fournit plus que de manière allusive les modèles ou les valeurs de l'action. L'acteur lui-même est le maître d'œuvre qui décide de l'orientation de son existence. Le sens s'individualise. Le monde, dès lors, est moins l'héritage incontestable de la parole des aînés ou des usages traditionnels qu'un ensemble disponible à sa souveraineté personnelle moyennant le respect relatif de certaines règles. La signification de l'existence est une décision propre de l'individu et non plus une évidence culturelle. Le désinvestissement des systèmes sociaux de sens amène à une centration accrue sur soi. Le repli sur le corps, l'apparence, les affects, sont des moyens de réduire l'incertitude en cherchant des limites symboliques au plus proche de soi. Il ne reste plus que le corps auquel l'individu

³⁹ David Le Breton, « Se reconstruire par la peau. Marques corporelles et processus initiatique », *Revue française de psychosomatique*, n° 38, 2010, p. 88.

puisse croire et se rattacher. La peau qui enserrait le monde social à l'intérieur de frontières relativement précises et cohérentes donnant au lien social un point d'appui et des repères prévisibles est aujourd'hui trouée de toute part. Si la peau du monde se relâche, le sujet, à l'inverse, se replie dans la sienne pour tenter d'en faire son refuge – un lieu qu'il contrôle à défaut de contrôler son environnement. Il s'agrippe à son corps pour se procurer les limites de sens nécessaires à la poursuite propice de son existence. La relation au corps est désormais celle à un objet nourrissant la représentation de soi. Le sceau de la maîtrise est le paradigme de la relation au corps propre⁴⁰.

Mais tout cela, souligne Le Breton, afin d'être « à la mode », « dans l'air du temps » :

La recherche d'une transcendance par le corps implique sa transformation en une forme choisie. La dispersion des signes visibles sur le paysage cutané accomplit la métamorphose, la jubilation d'être dans l'air du temps et de bénéficier d'un look favorable. La peau est entrée dans le registre de l'hypervisibilité, médium qui affiche le message de la présence de l'acteur à travers les signes cutanés, capillaires ou vestimentaires qu'il diffuse comme un brevet d'existence. Pour beaucoup, vivre se confond avec la tâche de communiquer en permanence sur soi en arborant des emblèmes⁴¹.

Ainsi, là où Pitts-Taylor voit l'appropriation de pratiques circulant dans un supermarché mondial, par laquelle on exprime soit une solidarité avec d'autres cultures, soit une volonté de se démarquer, David Le Breton voit dans les modifications corporelles des mécanismes par lesquels les individus s'individualisent, s'affichent au monde dans leur unicité quoiqu'en signifiant leur appartenance au collectif. Mais le paradoxe énoncé chez Le Breton, qui échappe à Pitts-Taylor, n'est pas pour autant assumé chez le premier ; car si l'on souhaite « être dans l'air du temps » et « bénéficier d'un look favorable » en affichant divers signes « cutanés, capillaires ou vestimentaires », c'est bien que ce « *look* » doit apparaître favorable à un groupe, à un collectif auquel on s'associe, on s'identifie. On ne s'individualise qu'en suivant un mouvement plus grand que soi qui n'admet le personnel que

⁴⁰ David Le Breton dans « Entre signature et biffure : du tatouage et du piercing aux scarifications », *Sociétés et représentations*, n° 25, 2008, p. 121-122.

⁴¹ *Ibid.*, p. 122.

s'il est déjà absorbable par le sociétal. En fait, là où l'auteur voit une société d'individus, il nous semble qu'il soit plus juste de faire le constat d'une société qui massifie l'individuation, paradoxe que génère la postmodernité. Car il s'agit bien d'un phénomène postmoderne que celui de marquer son corps de son propre gré, en l'absence de rites inscrits dans une quelconque tradition anthropologique. Et cette postmodernité semble résolue à franchir la dernière frontière⁴², pour ne pas dire l'ultime frontière, entre soi et le monde, entre soi et les autres, ou encore entre soi et la biologie, entre soi et la neurologie, entre soi et la robotique... La référence n'est pas ici banale ; car si la notion de dernière frontière (*final frontier*) – référence fétiche des *trekkies* (amateurs de l'univers de *Star Trek*), bien connue de toutes les générations depuis les *baby boomers* jusqu'au pérenniaux⁴³ – renvoie initialement à l'espace interplanétaire, on peut considérer qu'elle désigne désormais non plus l'écorce lunaire, mais l'écorce épidermique. Et sa non-banalité est attribuable au fait que le rapport à l'espace et les référents qu'il a générés et implantés dans l'inconscient collectif constituent un point de départ fertile pour mieux comprendre comment les arts de la peau en sont venus à s'imposer

⁴² Nous faisons ici allusion à la célèbre série de science-fiction télévisée, *Star Trek*, dont l'originale (1966-1969) contenait, au début de chaque épisode, hormis les deux premiers, le discours d'introduction suivant : « *Space: the final frontier. These are the voyages of the starship Enterprise. Its five-year mission: to explore strange new worlds. To seek out new life and new civilizations. To boldly go where no man has gone before!* » (la traduction française est la suivante : « Espace, frontière de l'infini, vers laquelle voyage notre vaisseau spatial. Sa mission de cinq ans : explorer de nouveaux mondes étranges, découvrir de nouvelles vies, d'autres civilisations, et au mépris du danger avancer vers l'inconnu... »). Voir, par exemple, « Where No Man Has Gone Before », Wikipedia, https://en.wikipedia.org/wiki/Where_no_man_has_gone_before, site consulté le 19 juillet 2019.

⁴³ Terme forgé par Gina Pell, qui désignerait moins la génération postmillénaire qu'un « groupe qui se fout des années, transcende les décennies et profite de la vie » selon des propos recueillis par Sylvia Galipeau pour *La Presse* ; qui se caractérise, donc, par son ouverture d'esprit, sa curiosité et sa quête d'épanouissement perpétuel (Sylvia Galipeau, « Après les millénaires, voici les pérenniaux », *La Presse*, 27 août 2017, <https://www.lapresse.ca/societe/societe/201708/25/01-5127567-apres-les-millennaires-voici-les-perenniaux.php>, site consulté le 19 juillet 2019).

aussi massivement en Occident depuis la fin des années 1960 et le début des années 1970, et surtout depuis les années 1990. Cependant, le rapport à l'espace ne saurait à lui seul expliquer comment s'est forgée cette véritable épistémè⁴⁴ ; encore faut-il puiser, nous semble-t-il, dans la révolution sexuelle et dans la révolution numérique, minimalement. Car il appert que c'est à la confluence de ces influences qu'il est possible d'appréhender le phénomène des modifications corporelles.

7. De la conquête de l'espace à la révolution sexuelle

« That's one small step for [a] man, one giant leap for mankind⁴⁵ », pouvait-on entendre de la bouche de Neil Armstrong, il y a de cela plus de 50 ans lorsque, en juillet 1969, il devenait le premier humain à poser les pieds sur la lune. Après deux guerres mondiales, pendant que le conflit bat son plein au Viêt Nam, voilà que l'agence spatiale américaine (NASA) lance avec succès la mission Apollo 11, marquant ainsi un tournant décisif à l'avantage des États-Unis dans la guerre froide qui les oppose à l'Union soviétique. Concept jusque là quelque peu flou, voire lufoque pour certains, la conquête de l'espace devient ainsi chose concrète, tangible. Et, avec elle, sont repoussées, dans l'imaginaire collectif, les limites de l'humain moderne et de la science dont il est maître. Un autre univers est donc à portée ; un univers inconnu, aux contours incertains, aux bornes potentiellement infinies, aux vertus encore insoupçonnées. Cette ère, qui se profile suite à la seconde guerre, qui donnera les Trente glorieuses⁴⁶, participe d'un

⁴⁴ Tel que décrite plus haut.

⁴⁵ (C'est un petit pas pour un homme, mais un bond de géant pour l'humanité.) Il y a une certaine controverse quant au fait que Neil Armstrong ait commis une erreur en omettant le « a » qui s'impose. Armstrong a toujours insisté sur le fait qu'il l'avait effectivement prononcé et que c'est la qualité de l'enregistrement qui l'avait rendu inaudible. Voir, par exemple, « Lots of People Have Theories About Neil Armstrong's 'One Small Step for Man' Quote. Here's What We Really Know », <https://time.com/5621999/neil-armstrong-quote/>, site consulté le 19 juillet 2019.

⁴⁶ La période des Trente glorieuses correspond aux trente années qui s'étalent de 1945 à 1975, environ, période pendant laquelle l'Occident connaît une croissance sans précédent, animée, au plan matériel comme au plan symbo-

mouvement plus large qui voit éclore une société nouvelle, la société de consommation, que caractérise la production de masse. Et parmi la masse des « objets » que fabrique cette nouvelle société, on trouve des humains aux pouvoirs surnaturels, de véritables surhumains ; c'est la montée en puissance des super héros⁴⁷, dont la diffusion est largement portée par Marvel Comics⁴⁸ et DC Comics⁴⁹ aux États-Unis. Ainsi, de la fin des années 1930 au début des années 1960⁵⁰, apparaissent des figures qui constituent de véritables références culturelles mondiales : Superman, Batman, Green Lantern, Captain America, The Avengers, Spiderman... Malgré les attributs qui les distinguent,

lique, par la nécessité de reconstruction, voire de ré-invention, et qui prend fin, essentiellement, avec le crash pétrolier de 1973.

⁴⁷ Super héros dont la fonction peut se concevoir ainsi : « Mais dans une société nivelée où les troubles psychologiques, les frustrations, les complexes d'infériorité sont à l'ordre du jour, dans une société industrielle, où l'homme devient un numéro dans le cadre d'une organisation sociale qui décide pour lui, où la force individuelle, si elle n'est pas exercée dans l'activité sportive, reste humiliée par la machine qui agit à la place de l'homme et détermine ses mouvements mêmes, dans une société de ce genre, c'est le héros positif qui doit incarner, au-delà de toute limite, les exigences de puissance que le citoyen ordinaire nourrit sans pouvoir les satisfaire » (Umberto Eco, « Le mythe de Superman », dans *Communications*, n° 24 : *La bande dessinée et son discours*, 1976, p. 24).

⁴⁸ Marvel Comics, communément appelé Marvel, est en fait Marvel Worldwide Inc., précédemment nommé Timely Comics puis Atlas Comics. Il s'agit d'une subdivision de Marvel Entertainment, l'une des principales maisons d'édition américaines de « *comic books* », aussi appelés simplement « *comics* » pour désigner spécifiquement la bande dessinée américaine. La plupart de ses personnages évoluent et interagissent dans un monde fictif appelé Univers Marvel ; on compte parmi eux Spider-Man, les X-Men, les Quatre Fantastiques, The Hulk et Captain America, par exemple. Voir « Marvel Comics », *Wikipédia*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Marvel_Comics, site consulté le 21 juillet 2019.

⁴⁹ « DC Comics est l'une des principales maisons d'édition américaines de comics. DC Comics fait partie du conglomérat WarnerMedia. Les initiales "DC" sont une abréviation de "Detective Comics", mais ont aussi été "détournées" de leur sens originel, par Marvel Comics, pour désigner DC comme la "Distinguée concurrence" » (« DC Comics », *Wikipédia*, https://fr.wikipedia.org/wiki/DC_Comics, site consulté le 21 juillet 2019).

⁵⁰ La naissance des super héros ne se limite pas à cette période, plusieurs nouvelles figures s'étant ajoutées aux univers Marvel et DC après le début des années 1960 ; toutefois, pour les fins de notre argumentaire, nous nous concentrerons sur la période circonscrite.

ces demi-dieux ont tous en commun de représenter, à travers leurs super pouvoirs, le summum des qualités humaines, l'apothéose de l'humanité. De cette société de consommation, qui repose sur une production à grande échelle, qui compte sur des médias de masse, naissent, donc, de nouvelles identités et un nouvel imaginaire qui atteignent un public de plus en plus étendu, qui circulent dans des cercles de moins en moins restreints⁵¹. L'idée s'implante petit à petit de la possibilité d'une extra ou d'une supra ou d'une superhumanité, qui fait fi des limites imposées par la technologie, par la biologie, par l'histoire... ou, tout au moins, d'une humanité qui se surpasse en créant de nouveaux modèles, de nouveaux idéaux.

Car la période des Trente glorieuses est en même temps le théâtre de la révolution ou de la libération sexuelle, mouvement de révolte de la jeunesse qui, aux prises avec des modèles sociétaux dans lesquels elle ne se reconnaît pas, se rebelle contre un gouvernement, qui, au service de l'« *establishment* », privilégie l'impérialisme et la guerre aux valeurs humanitaires. À travers le mouvement hippie, notamment, se met en place une nouvelle philosophie axée sur l'abolition des structures de pouvoir verticales qui sont associées aux administrations étatiques aussi bien qu'aux modèles familiaux. Ainsi, égalité, amour libre, sexualité sans conjugalité et parentalité planifiée deviennent des mots d'ordre de cette génération qui prône la liberté d'agir et de penser, le pacifisme et le retour à la terre. Dénonçant un héritage lourd de conflits, de profits, critiquant la surconsommation, reliant ces méfaits à des stéréotypes sexuels oppressifs, cette jeunesse cultive la tolérance, l'ouverture sur le monde, et c'est cet humanisme qui l'amène à se tourner – sur l'un de ses versants du moins – vers d'autres peuples, dont les coutumes semblent faire corps avec ses idéaux. C'est dans cette optique qu'elle s'intéresse aux us venus d'ailleurs, de l'Orient en particulier, et par conséquent au tatouage.

⁵¹ Ce qu'annonçait, en ses propres termes, Gabriel Tarde un siècle plus tôt.

8. Le tatouage en Occident

Non pas que le tatouage soit étranger à l'Occident, qui s'y initie d'abord grâce aux excursions maritimes du Capitaine Cook et de Joseph Banks (1768-1771). Marque de sauvagerie et de marginalité qu'il était de par son association aux peuples primitifs, il devient dès lors un symbole de richesse, de distinction, bref, l'emblème de celui qui a les moyens de voyager en des lieux exotiques. Mais sa popularisation aura rapidement un effet de vulgarité. Ainsi, en Amérique, par exemple, le tatouage apparaît au début du XIX^e siècle avec Martin Hildebrandt, premier artiste tatoueur ; sa clientèle est alors principalement composée de marins, de soldats et de personnages de cirque, qui forment des groupes restreints que l'on associe certes au voyage, à l'exotisme, puis à la bravoure, mais qui forment, somme toute, des sous-cultures. En 1891, Samuel O'Reilly invente le dermographe, étendant ainsi la pratique ; devenu alors plus accessible, plus commun, le tatouage n'est plus symbole de richesse et il représente moins l'exotisme qu'il ne signifie l'appartenance à un groupe social particulier. Emboîtant le pas à son maître au début du XX^e siècle, Charles Wagner, apprenti d'O'Reilly et figure emblématique du style classique américain, reconstruira le dermographe. L'appareil sert aussi désormais à tatouer les visages des femmes qui souhaitent obtenir un maquillage permanent ; rares sont-elles, toutefois, à le faire, le tatouage étant associable à la déviance et la femme se devant d'être un symbole de pureté. Pendant la seconde guerre mondiale, le tatouage s'étend parmi les militaires, chez qui il représente une façon d'afficher son patriotisme. Ainsi, si, au fil de son histoire en Occident, le tatouage est toujours l'apanage de sous-groupes qui représentent tantôt l'exotisme, tantôt la déviance, les années d'après-guerre le voient prendre la marque définitive de la déviance et des sous-cultures qui s'y rattachent. Il y a à cela au moins trois causes : les nouvelles préoccupations sanitaires qui naissent avec le déclenchement d'une épidémie d'hépatite B ; l'appropriation du tatouage par les motards ; le regain d'intérêt pour les travaux de

Cesare Lombroso⁵² sur les déterminants du comportement criminel. Pendant les années 1940-1950, on voit se multiplier les cas d'hépatite B en raison notamment de l'absence de stérilisation des aiguilles utilisées dans les salons de tatouage, ce qui amènera les autorités étatiques à imposer de nouvelles normes sanitaires, voire à interdire carrément, dans certains états, la pratique du tatouage. Parallèlement, on voit naître un intérêt croissant pour la pratique parmi les motards, pour lesquels elle représente une façon de construire son récit de vie, d'une part, et de s'identifier au *gang* dont ils font partie, d'autre part. Pendant la même période, on voit réhabilitée la théorie du criminel né du criminologue Cesare Lombroso, pourtant vieille de près d'un siècle et maintes fois critiquée, selon laquelle les traits physiques seraient déterminants de la propension au crime ; ainsi, selon lui, les personnes tatouées seraient plus tolérantes que les autres à la douleur, cette tolérance étant elle-même l'indice de la tendance à la criminalité. Conjointement, ces trois phénomènes concourent à cristalliser le lien entre tatouage et déviance et, ainsi, à ternir l'image que l'on se fait de celui-là.

Mais voici qu'arrive la révolution sexuelle et, avec elle, nous l'avons dit, la nécessité de réinvention, le rejet de l'ordre établi. Le mouvement de libération sexuelle, bien arimé au mouvement hippie⁵³, aura un fort impact sur l'appropriation du tatouage par la classe moyenne ; et c'est largement sous l'aiguille du marin américain Jerry Collins et la plume de son compatriote, Lyle Tuttle, que cette appropriation se réalise, le premier réinventant le style occidental en l'orientalisant par le biais d'images japonaises tridimensionnelles, fortement colorées et mettant en vedette les quatre éléments (vent, feu, terre, air) ; et le second contribuant à étendre les pratiques sanitaires par le biais de la publication de magazines destinés à la pratique du tatouage. C'est

⁵² Voir Cesare Lombroso, *L'homme criminel. Étude anthropologique et psychiatrique*, Paris, Félix Alcan, 1887 [1876].

⁵³ Le mouvement hippie n'est certes pas seul responsable ; car la jeunesse révolutionnaire est aussi faite des féministes, des homosexuels et des punks qui, chacun à leur façon, s'affranchissent des normes sociales prévalentes à travers ce « nouvel » art de la peau.

ainsi que, sous l'influence orientale telle que décrite, on arrive à mettre de l'avant des images qui expriment la paix, la liberté, l'individualité... et, ainsi, le rejet du système, de l'« *establishment* ». Le tatouage permet dès lors d'afficher des idéaux, de communiquer une vision du monde et de se définir comme individu à travers un art de plus en plus sophistiqué, les tatoueurs étant désormais fréquemment détenteurs de diplômes universitaires dans le domaine de l'art et les nouvelles normes en matière de stérilisation érigeant les studios en entreprises professionnelles légitimes.

Ainsi, de déviant, excentrique et anticonformiste, le tatouage (re-)devient artistique, exotique, légitime. Mais devient-il pour autant usuel ? Pas tout à fait. Pendant les années 1970 et 1980, il demeure cantonné à des groupes particuliers, qui semblent aller à contre-courant de la culture dominante, bien que ces groupes se multiplient. Mais voilà que, à partir des années 1990, on voit se répandre cette pratique pourtant boudée quelques années auparavant. Qu'est-il arrivé ? Comment expliquer un tel développement ?

9. *Le world wide web*

La deuxième moitié du XX^e siècle est donc une scène sur laquelle se jouent de grands bouleversements, dont le plus imposant, après la conquête de l'espace et la libération sexuelle, reste à venir : il s'agit, bien sûr, de la révolution numérique⁵⁴. À la fin

⁵⁴ La révolution numérique est considérée comme étant la dernière des trois révolutions industrielles. La première, qui connaît son apogée à la fin du XVIII^e siècle, voit le jour grâce à l'extraction massive du charbon, qui permet, avec l'invention de la machine à vapeur, le développement de l'industrie du textile ; et au travail de fonte des métaux qui sont à l'origine du développement de l'industrie métallurgique, puis sidérurgique, qui rendront possible la construction de ponts, puis de chemins de fer. La deuxième, qui survient à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, doit son existence à l'extraction du pétrole et à l'invention de l'électricité, qui, permettant d'adapter des métaux tels que l'acier et l'aluminium, seront à l'origine de l'industrie automobile. La troisième, la révolution numérique, survient entre 1970 et 2000 et elle a pour origine l'exploitation de l'électricité nucléaire, qui permet la création de nouveaux matériaux tels que la résine, le silicone ou la céramique et la diffusion mondiale de nouveaux moyens de transmission. Voir « Combien

des années 1970, on voit apparaître les premiers ordinateurs personnels qui, au cours de la décennie subséquente, gagneront du terrain ; mais c'est surtout la propagation du *web*, à la toute fin des années 1980, qui viendra transformer radicalement le rapport de l'humain à l'information. Qu'il s'agisse de l'économie, de l'industrie, de la santé, des médias, des loisirs, du tourisme ou des communications interpersonnelles, par exemple, tous les secteurs subissent de profondes mutations, lesquelles ont pour dénominateur commun le décuplement. Grâce aux nouvelles technologies, et à internet notamment, l'humain est désormais branché sur le monde et il participe ainsi, au-delà des marchés locaux, régionaux, nationaux ou internationaux, à un supermarché mondial où s'échangent, à un niveau quasi illimité, des biens, des idées et des personnes⁵⁵. Ainsi, si de nouvelles identités apparaissent dans les années d'après-deuxième guerre, et se multiplient avec la révolution sexuelle, on peut dire qu'elles connaissent, avec la venue du numérique, un véritable foisonnement, créant une multiplicité de sous-cultures⁵⁶ et une massification des individualités. Et s'il en est ainsi, c'est bien en raison de la nature dialectique du

y a-t-il eu de révolutions industrielles ? », *Futura*, <https://www.futura-sciences.com/sciences/questions-reponses/epoque-contemporaine-y-t-il-eu-revolutions-industrielles-5443/>, site consulté le 23 juillet 2019.

⁵⁵ Selon la thèse développée par Simon Laflamme dans *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Berne, Paris, Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture, vol. 12, 1992 et opérationnalisée dans Simon Laflamme, *Des biens, des idées et des personnes au Canada, 1981-1995. Analyse macrologique relationnelle*, Sudbury, Prise de parole/Paris, L'Harmattan, 2000.

⁵⁶ Guillaume Erner souligne que, dans la postmodernité, « [...] l'empire des tendances s'étend. Des engouements collectifs et temporaires s'emparent d'objets et de pratiques qui demeuraient naguère inchangés sur le temps long. La culture, les coutumes, voire les habitudes régionales, fixaient une manière de manger, de s'habiller ou de s'amuser. Tout cela tend aujourd'hui à être bouleversé ; certains goûts se mondialisent, d'autres connaissent une existence éphémère ». Guillaume Erner, *La sociologie des tendances*, op. cit., p. 10. Mais plus encore : « En se diffusant, le terme de "tendance" en est venu à désigner non plus seulement des modes mais aussi des modes de vie. Dans le vocabulaire des hommes de marketing, ont commencé à apparaître des tendances désignant des communautés humaines. La société se décomposerait en différentes tribus, pour reprendre l'expression chère à Michel Maffesoli, lesquelles se distingueraient par leur mode de consommation ». *Ibid.*, p. 13.

fait communicationnel dans son ensemble : du rapport entre humains et messages, entre humains eux-mêmes, entre messages eux-mêmes, entre humains et moyens de communication, entre moyens de communications... Ainsi, par exemple, grâce à internet, un humain peut produire et diffuser un message, qui, selon le dispositif qui le porte, est susceptible d'être capté, de façon synchrone ou asynchrone, par une personne, par un cercle restreint ou par une foule d'individus. En produisant ainsi le message, l'individu agit sur lui en le modelant, en lui donnant forme ; en retour, le message agit sur l'individu du fait même de son existence, de ce qu'il fait éprouver. Pour diffuser le message, l'humain fait appel à un moyen de communication sur lequel il intervient du fait même de son utilisation, le moyen agissant ainsi sur son usager, qui en constate l'efficacité, ou les vertus, ou les lacunes, par exemple. Ce message, en parvenant à d'autres, agit sur eux en ce qu'il porte des contenus (des idées, des valeurs, des idéologies...) qui les confrontent à leur humanité, qui les touchent dans leur émoraison⁵⁷, quand ce ne serait que par l'indifférence qu'il suscite. Ainsi interpellés, les individus agissent sur les contenus et, par voie de conséquence, sur les humains qui les véhiculent de diverses façons. Ainsi réseautés par le fait de leur essence communicationnelle, dans un monde où les messages peuvent circuler par milliards, portés par des millions d'individus, sur des plateformes de plus en plus affinées et polyvalentes, les humains ont tous les outils pour se créer une identité bien à eux, un soi à la carte : après le prêt-à-manger et le prêt-à-porter, pourquoi pas le prêt-à-être ? Et c'est en effet ce à quoi l'on assiste. Sauf que les identités qui se multiplient, les individualités qui prolifèrent ont pour caractéristique d'être partagées par des collectivités, aussi restreintes soient-elles. Ainsi, en se différenciant, les individus, simultanément, s'associent à des semblables et

⁵⁷ Le concept d'émoraison a été développé par Simon Laflamme dans *Communication et émotion. Essai de sociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995. Il a depuis maintes fois été opérationnalisé dans les travaux publiés dans *Nouvelles perspectives en sciences sociales*.

peuvent alors se reconnaître comme « transhumains » ou « cyberpunks » ou « mutants » ou « vampires » ou « cyborgs » ou « freaks » ou « LGBTQ2 »... ou comme tatoués, bien simplement. Le corps, à l'image d'une toile, devient le lieu où peut s'exprimer, par le marquage dont participe le tatouage notamment, l'unicité. En cela, le tatouage est certainement une marque d'individualité ; mais dans la mesure où le motif choisi, ou l'emplacement du dessin, ou la motivation du passage à l'acte, ou le contexte dans lequel il a lieu, revêt un sens pour l'individu qui y a recourt, c'est qu'il comporte une dimension symbolique ; le fait de se tatouer constitue donc *de facto* une inscription dans le collectif. Car il ne peut y avoir de symbole en dehors d'un cadre communicationnel, sans que des informations aient été intériorisées, sans qu'un message soit communicable, quand ce ne serait que virtuellement. Un symbole peut très bien s'élaborer pour soi, mais il ne peut avoir de signification qui soit réductible à soi : on se fait tatouer sur une partie privée du corps dans une société qui rend intime cette partie ; on se fait tatouer tel objet dans une société qui a permis de le découvrir ou de lui attribuer un sens. Il n'y a pas de représentation en dehors de la socialisation, l'individuation elle-même n'étant concevable qu'en vertu de la socialisation. Portés par le numérique, les symboles peuvent être partagés massivement, par des êtres qui se les approprient, qui les transforment, les personnalisent, les étendent, leur donnent un sens nouveau ; et, en circulant, les représentations se perpétuent, mais aussi s'adaptent, s'ajustent, s'altèrent et évoluent, les individus et les groupes qui les exhibent constituant eux-mêmes des incarnations, voire des emblèmes ou des icônes, dans une postmodernité qui valorise la mise en scène du soi et où les modèles sont certes nombreux, mais aussi à inventer sur la base de ce qui est connu.

10. Des hypothèses

Suite à ce tour d'horizon, il nous semble que, sur le thème du tatouage, les hypothèses suivantes s'imposent :

- i. il existe un discours propre aux arts de la peau et au tatouage en particulier, qui participe d'une épistémè propre à la modernité, voire à la postmodernité⁵⁸ ;
- ii. il y a, dans le fait de se faire tatouer, une démarche ou une quête artistique ;
- iii. en se tatouant, on adhère à la mode en ce que l'on s'individualise, mais en se reconnaissant comme appartenant à un collectif ;
- iv. les individus se font tatouer dans une démarche individuelle, mais pour être dans l'air du temps ;
- v. cette quête d'individualité coïncide avec un désir de franchir les limites établies, qu'elles soient physiques ou psychologiques ;
- vi. le tatouage, en tant que mécanisme par lequel on franchit des limites physiques ou psychologiques, est aussi à mettre en rapport avec la santé physique ou psychologique ;
- vii. se faire tatouer, c'est aller à l'encontre de ce que l'on considère comme étant des normes établies, partagées par une majorité ; c'est donc aussi franchir des limites sociales ;
- viii. la montée en popularité du tatouage étant un phénomène occidental, on ne devrait pas observer de différences entre la France et le Canada, par exemple ;
- ix. l'épistémè de la modernité étant portée par des symboliques collectives, le discours des individus, qu'ils ne soient pas tatoués, qu'ils le soient peu ou qu'ils le soient beaucoup, devrait présenter des similitudes, comporter des référents généralisés ; mais dans la mesure où le fait de se faire tatouer participe d'une démarche individuelle par laquelle

⁵⁸ Bien que Foucault ait récusé, de son vivant, les arguments en faveur de la création de la seconde notion, lui privilégiant la première.

on se reconnaît comme appartenant à un collectif, les discours des tatoués, des non-tatoués et des très tatoués devraient par ailleurs se distinguer.

11. Méthodologie

Cette problématisation commande un travail empirique : une collecte de données, ce qui permet d'obtenir un échantillon possédant certains traits, puis une façon d'examiner les données.

11.1. Des entretiens

Les analyses qui peuvent apporter des réponses au questionnement reposent sur 191 entretiens dont 106 ont eu lieu en France, dans le sud-ouest, et 85 au Canada, dans le nord-est de l'Ontario.

La première partie de l'enquête s'est déroulée durant l'année universitaire 2017-2018 dans le cadre d'un atelier de recherche à l'Institut d'études politiques de Toulouse⁵⁹. L'atelier avait pour thème le tatouage ; l'objectif en était d'initier les étudiants à la conduite d'un entretien, à la transcription des enregistrements et à l'analyse textométrique. Cette formation a été répétée en 2018-2019, ce qui a constitué le deuxième segment de la collecte de données⁶⁰. La dernière partie de l'enquête a été menée, elle aussi,

⁵⁹ Les étudiants suivants y ont participé : Hugo Bequet Garcia ; Marjorie Candel ; Yasmina Dahech ; Valentine Daru ; Clémentine Delcroix ; Laureline Girard ; Clara Hebert ; Maya Kerbellec ; Clarisse Malou Soucat ; Mathilde Margutti ; Laetitia Marshall Stephani ; Meriem Mekouar ; Hossama Mencheguel ; David Meneghel ; Antoine Moreau ; Fanny Mouratille ; Raphaëlle Papineau ; Océane Pereys ; Marion Peu ; Charlotte Plaisant ; Lola Ramon Portugal ; Adela Rigollet Davis ; Pauline Robert ; Maël Rock ; Clémence Sahuc ; Hugo Sanchez Carrere Laas ; Léa Socheleau ; Hugo Trouiller Varaldi ; Renaud Villedieu de Torcy.

⁶⁰ Les étudiants suivants y ont participé : Maelys Bourdenx ; Léa Branchereau ; Louisia Burel ; Damien Davancens ; Camille Delfosca ; Louise Elichiry ; Hugo Falgaronne ; Émilie Fontanel ; Paola Fourcaud ; Noémie Gibert ; Morgane Gonord ; Noémie Guyot ; Charlotte Jourde ; Sarah Manalt ; Léa Martinez ; Juliette Ploquin ; Kenza Rharmaoui Lambert ; Jeanne Ricaud ; Jeanne Rigaudeau ; Anna Roussel ; Lucie Segalas ; Elsa Segalen ; Coraline Van Den Bogart ; Camille Vossenat.

en 2018-2019, mais non pas dans le cadre formel d'un enseignement ; les individus ont été interrogés au Canada.

En France, chaque étudiant, après avoir intériorisé les principes d'un protocole, a eu pour tâche de réaliser deux entretiens⁶¹ : un avec une personne tatouée et un autre avec une non tatouée. C'est lui qui avait la responsabilité de trouver les participants. Il devait en outre transcrire les propos qu'il avait enregistrés⁶².

Au Canada, trois étudiantes⁶³ ont été embauchées pour poursuivre le travail. Elles ont ajouté à l'échantillon selon une technique boule de neige⁶⁴.

L'entretien comportait trois sections. La première suivait un mode récursif. Le responsable abordait ainsi la personne qui avait accepté de se prêter au jeu :

La technique de cet entretien que nous allons maintenant suivre est assez simple.

Je vous demande, dans un premier temps, d'évoquer toutes les idées, toutes les impressions qui vous viennent à l'esprit quand vous pensez au tatouage. Vous ne faites qu'énumérer vos idées ou vos impressions en un ou deux mots. Je les prends en note.

Quand il ne vous vient plus aucune idée ou aucune impression, je reprends chacune de celles que vous avez évoquées et je vous demande d'élaborer, de dire ce que chacune d'elles signifie pour vous.

Ça va ?

[...]

Donc je vous demande d'énumérer, en un ou deux mots, toutes les idées, toutes les impressions qui vous viennent à l'esprit quand vous pensez au tatouage.

Dans la deuxième section, étaient posées les sept questions suivantes :

- i. Est-ce que vous estimez que le tatouage a une dimension personnelle ?
- ii. Est-ce que vous estimez que le tatouage a une dimension collective ?

⁶¹ Il est arrivé qu'un étudiant ait interrogé trois individus plutôt que deux.

⁶² Ont été cumulés 59 transcriptions au terme de la première année, et 47 à la fin de la seconde.

⁶³ Valérie Gauthier, Flore-Anne Paillassa et Samuelle Dallaire.

⁶⁴ Ont été cumulés 85 transcriptions.

- iii. Est-ce que, selon vous, le tatouage a pour fonction d'être visible ?
- iv. Est-ce que, selon-vous, le tatouage marque un moment dans la vie ?
- v. Est-ce que, selon vous, le tatouage a une influence sur le rapport aux autres ?
- vi. Est-ce que vous estimez que le tatouage a un rapport avec le bien-être ?
- vii. Est-ce que vous estimez que le tatouage a un rapport avec la santé physique ?

Chaque fois, la personne interviewée était invitée à développer sa réponse. La dernière section était destinée à recueillir des informations sur le participant : pourcentage du corps qui est tatoué, âge, genre, statut matrimonial, niveau d'instruction et situation relative à l'emploi ou à la scolarité.

11.2. Profil de l'échantillon

La proportion des étudiants qui composent l'échantillon, compte tenu de la procédure de recrutement, est importante : elle est de 53,9 % (103/191). À côté d'elle, on dénombre 7,9 % (15/191) des participants qui travaillent à leur compte, 30,9 % (59/191) qui sont employés à plein temps, 3,1 % (6/191) qui sont employés à temps partiel, 2,1 % (4/191) qui sont sans emploi et 2,1 % (4/191) qui sont retraités. Corrélativement, le niveau de scolarité de l'échantillon est élevé : 72,8 % (139/191) des individus interrogés ont fait des études universitaires ; 9,9 % (19/191), par ailleurs, ont fait des études professionnelles et 17,3 % (33/191) n'ont pas fait d'études postsecondaires. Pour les autres variables d'ordre sociodémographique, la distribution se présente comme suit : 31,9 % (61/191) d'hommes, 67,5 % (129/191) de femmes et une personne qui se considère de sexe ni masculin ni féminin ; 19,4 % (37/191) des individus qui ont moins de 20 ans, 58,6 % (112/191) qui ont entre 20 et 40 ans, 19,4 % (37/191) qui ont entre 41 et 60 ans et 2,6 % (2/191) qui ont 61 ans ou plus ; 56,5 % (108/191) des personnes qui se définissent comme célibataires, 36,6 % (70/191), comme mariées ou en

union de fait et 6,9 % (13/191) qui se disent soit séparées ou divorcées, soit veuves, soit autres.

L'échantillon n'est pas probabiliste, bien sûr. Cependant, nous n'avions pas d'hypothèses qui réclamaient un tel échantillon. Au point de départ, nous n'avions de distinction à faire qu'entre les personnes tatouées et celles qui ne le sont pas. Au terme de la collecte, et après quelques analyses exploratoires, nous avons stratifié l'échantillon selon trois modalités : les personnes sur le corps desquelles il n'y a aucun tatouage (40,8 %, soit 78/191), celles dont le corps est tatoué à moins de 20 % (42,9 %, soit 82/191) et celles dont les tatouages couvrent au moins 20 % du corps (16,2 %, soit 31/191)⁶⁵.

11.3. Une analyse de données textuelles

Toutes les transcriptions ont été intégrées dans un seul document et chacune d'elles a été associée aux caractéristiques du participant auquel elle se rapporte, cela dans le but de rendre possible des traitements textométriques. La troisième section des entretiens a été retirée des verbatims ; elle a servi à renseigner les lignes qui contiennent les attributs de chacun des participants⁶⁶.

12. Description des données

Pour étudier ce corpus, dans un premier temps, nous demandons au logiciel IRaMuTeQ⁶⁷ de prendre en compte la variable relative au tatouage et d'en distinguer les trois modalités (non-tatoué, peu tatoué et très tatoué) ; cela fait, nous nous penchons sur le lexique dans le but de comprendre cette répartition. Dans un second temps, nous recourons au logiciel Alceste pour qu'il partage en classes lexicales l'ensemble du corpus en prenant en considération toutes les variables. Ce travail descriptif terminé, nous revenons sur la problématique qui encadre cette étude.

⁶⁵ La somme des pourcentages ne donne pas exactement 100 % à cause de la règle qui a été suivi pour arrondir les décimales.

⁶⁶ A ainsi été constitué un document de 464 049 mots qui compte 767 pages montées à interligne simple avec une police de taille 12.

⁶⁷ IRaMuTeQ pour Interface de R pour les analyses multidimensionnelles de textes et de questionnaires.

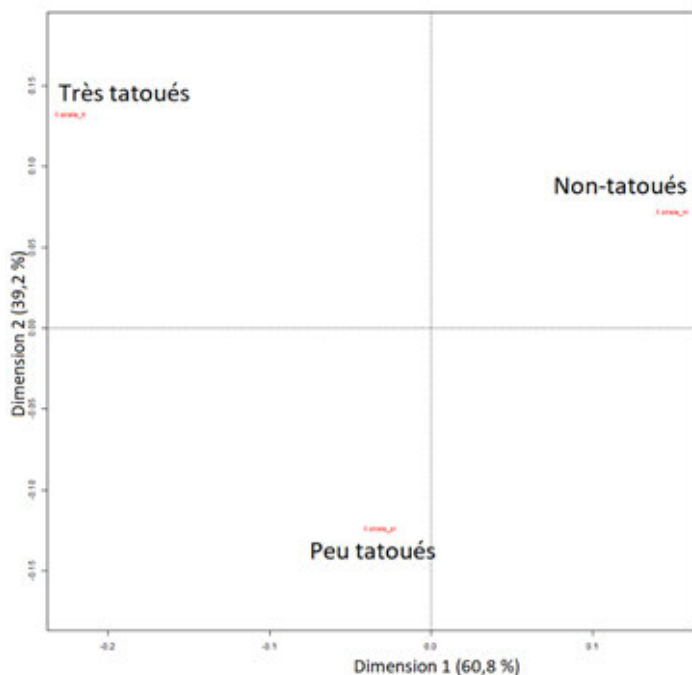
12.1. Analyse factorielle pour la variable tatouage

S'il est invité à construire une analyse factorielle des correspondances sur la base des formes – ou des mots –, pour les trois modalités que sont les non-tatoués, les peu tatoués et les très tatoués, le logiciel IRaMuTeQ livre un plan cartésien plutôt défini (voir la figure 1).

L'axe vertical sépare les peu et les très tatoués des non-tatoués. L'axe horizontal sépare les très tatoués et les non-tatoués des peu tatoués. Bien que les trois ensembles soient à bonne distance les uns des autres, il semble donc que, en vertu de l'ordonnée, très tatoués et peu tatoués aient un lexique en commun et que, par référence à l'abscisse, très tatoués et non-tatoués aient aussi quelque chose en partage. À des fins herméneutiques, il importe de mettre en évidence le vocabulaire qui relève de chacun des trois groupements. Pour voir clair dans l'analyse factorielle, il nous semble utile de mettre en parallèle ce même lexique pour les deux autres ensembles dans le but de saisir comment, d'une manière générale, non-tatoués, peu tatoués et très tatoués se rapprochent ou s'éloignent les uns des autres. Le coefficient de spécificité permet de faire ces observations. Nous avons construit six tableaux dans lesquels ce coefficient est présenté par ordre décroissant en fonction chaque fois de l'une des modalités de la variable tatouage. Dans les trois premiers, nous n'avons pris en compte que les substantifs, les adjectifs et les verbes et nous en avons retenu trente en tout. Dans les trois autres, nous avons repéré les mots-outils et nous en avons signalé dix.

Figure 1

Analyse factorielle des correspondances sur les formes pour la variable tatouage générée par le logiciel IRaMuTeQ



12.1.1. Substantifs, adjectifs et verbes chez les non-tatoués

Le coefficient de spécificité du premier tableau décroît dans la colonne des non-tatoués. Il est à son plus fort à 24,69 pour le verbe « penser ». Les mots « mode » et « tatouer » ont aussi des coefficients supérieurs à 20. Chez les non-tatoués, donc, les verbes « penser » et « tatouer », puis le mot « mode » sont plus utilisés que chez les autres. Ils apparaissent dans des propos comme ceux-ci :

*-Ah oui, là, c'est un effet de **mode** le tatouage, qu'il y en ait autant qui se **tatouent**, c'est vraiment ça.*

-C'est lié à quoi ?

*-Je sais pas, c'est plus un effet de **mode**.*

(Individu 051, femme, non tatouée, 41 à 60 ans, France)

*Il y a quand même une grande part de symbolique. On se fait pas non plus **tatouer** n'importe quoi, à part si on perd un pari, mais, enfin, je **pense** que ça perd la dimension première du tatouage ; après chacun fait ce qu'il veut.*

(Individu 006, homme, non tatoué, 20 à 40 ans, France)

*[...] mais, là, je **pense** que, maintenant, c'est peut-être la **mode**, c'est peut-être une façon de s'exprimer ; je pense que, maintenant, c'est si on est pour avoir un tatouage, ça va être vu.*

(Individu 125, femme, non tatouée, 41 à 60 ans, Canada)

*Alors, pour moi, le tatouage, je **pense** qu'avant c'était hyper tabou, enfin les personnes qui se faisaient **tatouer**, c'était plutôt mal vu ; maintenant, c'est plus un effet de **mode**...*

(Individu 095, femme, non tatouée, moins de 20 ans, France)

Les coefficients qui suivent sont moins prononcés, ils se situent entre 11,38 et 4,52. Ils constituent un ensemble divisible sémiotiquement. Il y a le verbe pouvoir, qui indique souvent une réflexion hésitante : « on peut parler de », « ça peut être », « ça peut aider », « ça peut avoir ». Il y a les mots « tatouage » et « tatoué », qui – apparaissant après le verbe « tatouer » – sont l'indice de ce que le phénomène est perçu de manière un peu détachée, qu'il est nommé plutôt que vécu. Il y a le mot « effet » qui s'accroche régulièrement au mot « mode », comme dans « effet de mode ». Il y a le mot « niveau », employé communément dans la locution prépositionnelle « au niveau de » ; il sert à réfléchir sur l'objet tatouage, comme dans ces énonciations :

*[...] au **niveau** du regard d'autrui qui peut changer par rapport à une personne non tatouée et, du coup, ça peut vraiment être embêtant, enfin, voilà, au **niveau** de l'emploi notamment, mais aussi au **niveau** du regard, on peut identifier quelqu'un...*

(Individu 033, homme, non tatoué, moins de 20 ans, France)

-Et, enfin, identité.

*-Identité, eh bien, qui je suis, je veux afficher qui je suis. Des fois, c'est une fierté, au **niveau** de l'orientation sexuelle, au **niveau** de la fierté francophone...*

(Individu 125, femme, non tatouée, 41 à 60 ans, Canada)

Il y a le verbe « dépendre », qui, lui aussi, nourrit les conjectures et sert à apporter des nuances ; on le trouve fréquemment dans la locution « ça dépend de ». Il y a le verbe devoir, utilisé de nombreuses fois dans des formules comme « ça doit », « on doit », « il doit », « ça devrait », « il devrait » ; le locuteur émet alors sa position sur le plan des principes :

*[...] et qui ne **doit** pas se faire au pied levé. Pour moi, décider de se faire un tatouage, c'est une réflexion de longue durée parce que c'est quelque chose qui s'inscrit dans ta peau et que tu ne peux pas enlever de sitôt.*

(Individu 61, femme, non tatouée, moins de 20 ans, France)

*[...] il me semble qu'un tatouage, par définition, **doit** avoir une signification particulière pour la personne qui se le fait faire, là...*

(Individu 185, homme, non tatoué, 41 à 60 ans, Canada)

Il y a le mot « genre » qui, dans certains raisonnements, est utile à la généralisation : « ce genre de choses », « ce genre de tatouage », « ce genre de questions »...

Il y a les termes « signifier », « évoquer », « signification », « événement », « symbole », « revendication », et puis « personne », à travers lesquels le non-tatoué montre qu'il entend que le tatouage est chargé de sens pour une personne donnée. Il y a les termes « associer », « appartenir », « démarquer », « marquer », « trace », « groupe » qui révèlent qu'il est convenu que le tatouage sert à se démarquer socialement en même temps qu'à déclarer son affiliation tout en laissant une trace ou en portant sur soi l'empreinte de quelque chose. Il y a le mot « regard », qui indique que le non-tatoué a conscience de ce que les messages qui sont déposés sur la peau ne sont pas dissociables de la manière dont ils sont perçus par les personnes qui les voient. Puis il y a le mot « cliché », qui qualifie des tatouages jugés comme étant banals ; le mot « permanence », qui dénote une crainte d'un marquage perpétuel du corps ; le mot « curiosité », qui laisse paraître un intérêt virtuel ; le mot « esthétique » dans lequel se dévoile une reconnaissance de quelque beauté ; le mot « chimique », qui révèle une certaine appréhension des conséquences de l'injection de l'encre dans la peau.

Tableau 1

Vocabulaire spécifique selon la strate échantillonnale établi de manière décroissante d'après les non-tatoués pour les trente premières formes qui sont des noms, des verbes ou des adjectifs qualificatifs (calculs tirés d'IRaMuTeQ)

Formes	Non-tatoués	Peu tatoués	Très tatoués
Penser	24,69	-4,02	-17,14
Mode	23,12	-14,02	-3,33
Tatouer	20,60	-7,15	-7,19
Pouvoir	11,38	-1,58	-9,51
Tatouage	9,93	-0,42	-13,93
Effet	9,59	-6,75	-1,01
Appartenir	8,25	-6,08	-1,01
Signification	8,07	-0,50	-12,49
Niveau	7,90	-4,72	-1,54
Permanent	7,25	-3,04	-2,78
Personne	6,86	-0,70	-7,66
Groupe	5,99	-3,08	-1,63
Démarquer	5,71	-2,60	-2,06
Cliché	5,69	-2,75	-1,87
Tatoué	5,38	-3,15	-1,25
Curiosité	5,32	-4,60	-0,59
Événement	5,29	-3,46	-0,99
Marquer	5,20	-1,19	-3,95
Symbole	5,20	-0,99	-4,79
Trace	5,19	-3,77	-0,80
Revendication	5,06	-2,90	-1,12
Dépendre	5,00	-0,86	-4,67
Signifier	4,97	-2,63	-1,43
Regard	4,95	-3,50	-0,81
Évoquer	4,77	-3,96	-0,52
Genre	4,75	0,37	-8,49
Devoir	4,74	-4,33	-0,39
Chimique	4,64	-2,66	-1,03
Esthétique	4,57	-4,66	-0,27
Associer	4,52	-2,07	-1,71

12.1.2. *Substantifs, adjectifs et verbes chez les peu tatoués*

Dans le deuxième tableau, les coefficients décroissants sont caractéristiques des peu tatoués. Ils décroissent de 9,27 à 2,03. Ils se rapportent à huit verbes : « parfaire », « aimer », « encourager », « avoir », « partir », « connecter », « aller » et « ajouter ». Le verbe « parfaire » est en réalité l'interjection, comme dans « ok, parfait », « c'est parfait », « d'accord, parfait », « très bien, parfait »... Il marque l'assentiment entre les interlocuteurs. Le verbe « aimer » est, la plupart du temps, employé pour indiquer ce qu'on apprécie ou déprécie ; il est une affirmation de soi :

*-J'**aime** pas ça répondre à une question avec un oui et un non.*

-Non, mais tu peux commencer par expliquer le oui, puis ensuite le non.

-OK.

(Individu 169, homme, peu tatoué, moins de 20 ans, Canada)

*[...] du coup, non, moi, j'**aime** pas trop l'idée de dire qu'on est la famille des gens tatoués. J'ai des copains, ils sont tatoués des fois, pas tous, et voilà.*

(Individu 001, homme, peu tatoué, 20 à 40 ans, France)

-C'est beau.

-Oui.

*-Oui. Moi, je trouve que, ça, c'est vraiment beau ; moi, j'**aime** ça. Les tatouages, j'en ai quelques-uns, et puis c'est beau, j'**aime** ça.*

(Individu 167, femme, peu tatouée, 41 à 60 ans, Canada)

-C'est une vraie passion, tu en fais une priorité ?

-Oui, complètement, ça c'est sûr.

-Passion.

*-C'est lié au plaisir. Enfin, moi, je vois... au début, j'ai toujours **aimé** ce qui sortait de l'ordinaire : les tatouages, les couleurs de cheveux, voilà ; je suis quelqu'un... Je n'**aime** pas être dans la norme.*

(Individu 004, femme, peu tatouée, moins de 20 ans, France)

Le verbe « partir », maintes fois inscrit dans une préposition, remplit quelques fonctions, qui, presque toujours, décrivent un rapport existentiel au tatouage : il sert à expliquer un événement ou un déroulement (« à partir de là », « à partir de ce moment », « à partir de maintenant ») ; il rend compte d'une attitude ou d'une disposition de l'esprit (« je suis parti du principe », « je pars

dans l'objectif », « tu pars dans l'optique de », « à partir du moment où on décide », « à partir du moment où tu le rends visible ») ; il déclare qu'un mouvement est lancé (« c'est parti ») ; il signale des départs, des fuites, des voyages (« je suis parti ») ; il apparaît dans un discours qui reconnaît la pérennité des œuvres sur la peau mais qui relativise le fait qu'elles ne « partent pas » ; il conduit à mettre en évidence l'unicité, la personnalisation du tatouage (« je suis parti d'une idée », « je suis parti d'un dessin ») :

*Enfin, je ne pense pas que quelqu'un d'autre ait mes tatouages, parce qu'ils sont vraiment à **partir** de dessins ; les tatoueurs, en plus, ils ont apporté leur touche personnelle, donc ils ont vraiment modifié le tatouage pour que... bien pour qu'il... pour que ce soit une pièce... Une seule pièce sur une seule personne. Après... C'était personnel, c'est ça, le mot ?*

(Individu 062, homme, peu tatoué, 20 à 40 ans, France)

Le verbe « connecter » joue un rôle dans le lexique des peu tatoués, dans une large mesure parce qu'une personne l'emploie régulièrement et elle le fait pour dépeindre un aspect mystique du tatouage.

-Alors j'ai mis ça. Ça, c'était mon premier tattoo.

-D'accord.

*-C'est **connecté**, pour moi, entre l'âme, comme l'esprit.*

-Hum-hum.

-La terre, et puis tout spirituel. Comme c'est pas religion.

-OK.

-C'est spirituel, ce qui est très différent.

-D'accord.

*-Ouais. C'est **connecté** à l'univers.*

[...]

-Mon corps, c'est un canevas.

-OK.

*-Et puis, j'aime m'exprimer. J'ai pas beaucoup de tattoos, j'ai cinq tattoos, mais ils sont **connectés** spirituellement, mais pas avec l'encre. Tu sais ?*

[...]

*Pour moi, c'est un aspect spirituel parce que c'est **connecté** avec qui je suis.*

*Puis c'est **connecté** avec mon esprit. Puis ça m'aide à m'exprimer aussi.*

[...]

*Alors quand j'ai commencé avec mes tatouages, j'ai commencé à... je sais pas si c'est l'univers qui nous a **connectés**, mais j'ai commencé à rencontrer d'autres gens avec des tattoos.*

(Individu 117, homme, 41 à 60 ans, Canada)

Le verbe « ajouter » apparaît plus souvent chez les peu tatoués dans des phrases où il est question de faire faire d'autres tatouages qui s'accumulent ou qui apportent un supplément à la vie ou à la personne.

*Il y a des tatouages qui... On peut pas dire qui embellissent une personne, mais qui sont... Oui, ça l'**ajoute** peut être. Pas que ça l'embellit comme telle, mais un peu comme un beau morceau de linge qu'une personne porte bien.*

(Individu 124, femme, peu tatouée, 41 à 60 ans, Canada)

*Mais je trouve que, comme, pour moi, c'était pour **ajouter** à mon expérience. Donc j'étais en voyage, je voulais, avant, comme le faire, je voulais comme faire des choses que je n'avais jamais faites avant, et puis avoir un tatouage, c'était une chose que je n'avais pas faite.*

(Individu 138, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, Canada)

*Je sais qu'il y a du monde qui ont des petites choses sur leur dos, puis, ensuite, ils **ajoutent** quelque chose sur leur hanche et ça fait quelque chose de plus gros ensuite.*

(Individu 110, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, Canada)

*Piercing, car les deux vont souvent ensemble ; c'est pour ça qu'on a des salons de piercing, tatouage. Pour moi, les deux ont à peu près la même symbolique, dont la décoration, quand j'**ajoute** quelque chose à ce corps tout simple, tout ennuyeux.*

(Individu 85, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, France)

*Après, il y a aussi le fait que, les tatoués, c'est souvent une communauté de passionnés ; il y a de tout et de tous les styles, mais le fait d'avoir des tatouages, ça **ajoute** une expérience de vie, ça amène un sujet de conversation, même avec des non-tatoués mais qui sont quand même curieux ou intéressés par le sujet.*

(Individu 102, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, France)

Mes tatouages sont [...] faits pour ça ; par exemple, j'en ai qui sont liés à ma sortie de la dépression et ça me permet en quelque sorte de me rappeler d'où je viens. J'en ai fait d'autres pour marquer des moments où j'étais bien,

comme, par exemple, lors de voyages avec des amis, j'en ai réalisé un que je voulais faire depuis longtemps et le fait de l'avoir réalisé avec mes amis, ça ajoute une dimension importante et du sens.

(Individu 103, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, France)

Le verbe « encourager » n'est employé que par les peu tatoués. Normalement, il indique que quelque chose ou quelqu'un a favorisé qu'on peigne la peau ou qu'on y inscrive quelque texte. Les verbes « avoir » et « aller », qui jouent souvent le rôle d'auxiliaire, sont usuels dans les trois groupes ; ils sont légèrement plus utilisés chez les peu tatoués, mais non pas dans des modes qui retiennent l'attention.

À côté de ces huit verbes, il y a cinq adjectifs. Un tatouage est « représentatif », « spirituel », « personnel » ; le tatouage, c'est « cool⁶⁸ », c'est le « fun⁶⁹ ».

Il y a aussi 17 substantifs. Le mot « accord », est effectivement employé comme nom, mais il est principalement utilisé dans l'adverbe « d'accord ». Comme le mot « parfait », il est l'indice de l'entente entre le participant et la personne qui l'interroge.

⁶⁸ « Ça a l'air sur le corps je trouve ça comme ça a l'air vraiment cool »

⁶⁹ « Fun » est parfois employé comme nom, signifiant plaisir, mais il est avant tout employé comme adjectif, dans le sens franco-canadien d'amusant : « c'est le fun pour l'artiste », « la relation continue, c'est le fun », « c'est vraiment le fun que tu sois capable », « c'est le fun qu'ils en veulent »...

Tableau 2

Vocabulaire spécifique selon la strate échantillonnale établi de manière décroissante d'après les peu tatoués pour les trente premières formes qui sont des noms, des verbes ou des adjectifs qualificatifs (calculs tirés d'IRaMuTeQ)

Formes	Non-tatoués	Peu tatoués	Très tatoués
Accord	-4,54	9,27	-2,61
Expérience	-7,19	8,71	-0,92
Parfaire	-9,09	8,14	-0,31
Courage	-3,10	5,54	-1,40
Représentatif	-2,22	5,47	-2,62
Cool	-6,75	5,04	0,48
Sentiment	-3,69	4,98	-0,84
Aimer	-11,21	4,76	2,57
Choix	-2,74	4,35	-1,06
Spirituel	-2,64	4,17	-0,96
Eau	-2,64	4,17	-0,96
Stigma	-2,07	3,69	-0,94
Session	-2,07	3,69	-0,94
Encourager	-2,07	3,69	-0,94
Fun	-2,55	3,68	-0,76
Père	-6,20	3,67	0,79
Avoir	-8,73	3,66	2,56
Génération	-6,08	3,57	0,72
Manche	-2,03	3,57	-1,09
Partir	-4,00	3,52	0,30
Règle	-2,20	3,51	-0,89
Personnel	-0,70	3,45	-3,25
Changement	-1,46	3,38	-1,57
Connecter	-1,32	3,29	-1,69
Aller	-3,73	3,28	0,39
Bruit	-1,56	3,20	-1,12
Ajouter	-2,11	3,13	-0,78
Création	-2,25	3,09	-0,64
Mot	-0,70	3,08	-2,76
Créativité	-1,02	2,03	-2,01

Chez les peu tatoués, le tatouage correspond à une « expérience » et, grâce à lui, des « expériences » de la vie peuvent être accentuées. Il demande du « courage ». Il est l'expression d'un « choix ». Il permet de désigner des « sentiments ». Il marque un « changement ». Il est une « création » ou fait appel à la « créativité ». Il distingue les « générations ». Par lui, une fille grave sur son corps une inscription à la mémoire d'un « père » disparu, un « père » porte dans son épiderme ses enfants, un fils et un « père » partagent un signe ; avec lui, un enfant établit une distance entre lui et un « père » qui « n'apprécie pas le tatouage ». Il peut former une « manche », mais parfois il faut porter des « manches » longues pour le cacher. Il peut être cause de « stigma », mais il est davantage accepté socialement qu'il ne l'était auparavant. Il s'obtient grâce à une « session » avec un tatoueur, lors d'une séance durant laquelle le dermatographe faisait du « bruit », ou dans l'environnement de laquelle il y avait un « bruit » dont on se souvient. Si le tatouage est fait dans les « règles », il n'y a pas de problème pour la santé ; « règle » générale, le tatouage est visible, ou caché, il permet aux tatoués d'échanger entre eux.

Le mot « eau » est peu employé dans tout le corpus, mais on le trouve davantage chez les peu tatoués, sans que cela ait un référent collectif ; il apparaît dans des expressions comme « prendre l'eau » ou « tomber à l'eau » ; quelqu'un dit qu'il faut protéger le tatouage « contre l'eau et le soleil », un autre parle de « goutte d'eau tatouée sur le visage », un troisième parle du « bord de l'eau » et des marins tatoués qu'on y aperçoit.

12.1.3. *Substantifs, adjectifs et verbes chez les très tatoués*

Le troisième tableau est construit en fonction des coefficients des très tatoués, valeurs qui, du sommet au pied de la colonne, vont de 18,21 à 4,86.

Sept de ces valeurs sont supérieures à 10. Le premier des mots auxquels elles se rapportent est « like », il est sans importance ; il s'agit d'un tic linguistique qui, au Canada, survient dans des

segments en langue anglaise ou ponctuée des phrases en français⁷⁰, assurant une fluidité du débit. Le deuxième est « humain » : le locuteur parle de la « race humaine » ou de l'« être humain », qui est appelé à dépasser ses limites ou qui est de nature grégaire, du « tatoueur traditionnel », pour qui la « collaboration avec l'humain » importe, d'une « société de corps humains », qui sont exposés, du « corps humain », qui est changé par le tatouage, de la « condition humaine », qui est rattachée à l'émotion. Le troisième est « affaire » : dans la presque totalité des cas, il sort de la bouche des Canadiens ; les très tatoués recourent au mot à des fins diverses, notamment pour extrapoler leurs énonciations (« des affaires de même », « des affaires comme ça »), pour exprimer l'importance de la réflexion (« je pense à mon affaire », « tu penses à ton affaire »), pour rappeler la gravité du geste (« c'est une grosse affaire »), pour lier des idées (« qui a affaire avec »)... Le quatrième est « tatoueur », car, pour les très tatoués, principalement en France, le rapport au corps est aussi une relation avec un tatoueur ; il en découle tout un discours sur les contraintes du métier, sur les talents de l'artiste, sur la science du technicien, sur la philosophie du personnage, sur la rareté du vrai tatoueur :

*[...] les **tatoueurs** traditionnels vont toujours faire attention aux lignes d'énergie sur le corps par rapport à comment ils placent les tatouages et tout.* (Individu 22, femme, très tatouée, 20 à 40 ans, France)

*Je pense qu'il faut laisser un peu de marge de liberté parce qu'un **tatoueur** est unique dans son travail. Néanmoins, ça reste un marquage sur notre corps, donc il faut toujours que cela nous plaise. Tout est une question*

70

« J'ai une amie, à la place d'avoir ses seins retournés quand elle a eu son cancer [...] elle a eu des tattoos à la place. Puis elle a dit : « I don't need to be a female, I don't need boobs ». So she's **like** : « yeah, whatever ». Puis j'étais comme : « go for it », **like** [...] « si c'est ça que tu veux faire » [Puis elle a dit : « Je n'ai pas besoin d'être une femme. Je n'ai pas besoin de seins ». Alors elle se dit : « ouais, peu importe ». Puis j'étais comme : « vas-y », comme [...] « si c'est ça que tu veux faire »] (individu 113, femme, très tatouée, 20 à 40 ans, Canada).

« Si tu, mets un tattoo proche, proche de ton cœur et le monde pense "OK, maintenant, c'est... **like**, c'est tout avec toi" » (individu 112, femme, très tatouée, 41-60 ans, Canada).

*d'équilibre, selon moi. Cet équilibre passe par la communication, le dialogue et la confiance que l'on a pour son **tatoueur**.*

(Individu 074, femme, très tatouée, 41 à 60 ans, France)

*Dans le tatouage, on dit souvent qu'on est apprenti toute notre vie, mais c'est la réalité. Parce que le matos évolue, les artistes évoluent, la société évolue et il faut toujours se dépasser ; c'est comme ça. Un **tatoueur** qui stagne, c'est un **tatoueur** qui disparaît ou qui fait de la merde.*

(Individu 022, homme, très tatoué, 20 à 40 ans, France)

Le cinquième mot est « tester » ; il est question de « tester » ses limites et, pour des tatoueurs, de « tester » le matériel, dont les aiguilles. Le sixième est « mari » : quelques femmes relatent des expériences vécues par leur époux ou avec lui – un de ces compagnons craint le tatouage. Le septième mot est « tattoos » : les très tatoués parlent des tatouages en général et des leurs en particulier.

Parmi les autres mots, quatre ont trait au travail du tatoueur : « formation », « métier », « shop », « traditionnel ». On déplore qu'il n'y ait pas de formation définie pour acquérir un titre professionnel. Le « métier » suppose science, art, ouverture d'esprit, respect d'autrui ; il n'est pas comme les autres, il n'est même pas reconnu comme tel [« on n'existe pas aux yeux de la loi » (individu 36, femme, très tatouée, 20 à 40 ans, France)]. C'est aussi un commerce : « les shops doivent se battre en tant que commerçants et artisans » (individu 22, homme, très tatoué, 20 à 40 ans, France). Le tatoueur « traditionnel » est celui qui a la bonne attitude, celui dont on doit s'inspirer.

Tableau 3

Vocabulaire spécifique selon la strate échantillonnale établi de manière décroissante d'après les très tatoués pour les trente premières formes qui sont des noms, des verbes ou des adjectifs qualificatifs (calculs tirés d'IRaMuTeQ)

Formes	Non-tatoués	Peu tatoués	Très tatoués
Like	-6,65	-4,27	18,21
Humain	-3,18	-6,22	16,18
Affaire	-5,88	-2,21	14,11
Tatoueur	-19,70	1,75	13,12
Tester	-3,31	-3,87	11,40
Mari	-3,29	-2,90	10,44
Tattoos	-14,97	1,67	10,12
Endomorphine	-3,31	-2,76	9,57
Métier	-2,04	-3,11	9,12
Shop	-3,52	-2,16	8,73
Guess	-8,26	-0,31	8,47
Musique	-2,78	-1,93	8,26
Traditionnel	-3,06	-1,81	7,76
Passion	-3,92	-0,89	7,00
Gueule	-4,34	-0,93	6,94
Be	-2,90	-1,60	6,76
Amener	-1,12	-3,01	6,47
Jambe	-3,74	-0,79	6,36
Tattoo	-6,27	-0,59	6,18
Are	-3,10	-1,22	6,15
Docteur	-3,31	-0,93	5,63
Chanceux	-1,22	-2,42	5,49
Zone	-1,32	-1,93	5,31
Collaboration	-1,72	-1,54	5,18
Sensation	-1,90	-1,36	5,16
Approprier	-2,55	-0,98	5,16
Délire	-0,68	-2,99	5,04
Correct	-2,40	-0,89	5,03
Formation	-1,11	-2,12	4,92
Falloir	-0,76	-2,23	4,86

*Le tatoueur **traditionnel**, il met en avant le tatoué, la personne la plus importante quand on rentre dans un shop de tatouage, c'est pas le tatouage, c'est le tatoué. Et, ça, c'est la différence entre les tatoueurs **traditionnels** et les tatoueurs modernes. C'est quand quelqu'un rentre dans le shop, même si tu vas pas le tatouer, tu es censé lui donner les meilleurs conseils quand même.*
(Individu 022, homme, très tatoué, 20 à 40 ans, France)

À ces quatre mots, on pourrait ajouter « chanceux », car un tatoueur croit que le destin a été clairvoyant en le guidant vers une profession qui lui apporte des bienfaits :

*Ça, ça vient d'un espace très personnel parce que je me trouve à être très **chanceux**, dans le fait que j'ai aucune idée d'où dans le monde du travail que je pourrais trouver un emploi où est-ce que les gens vont rentrer dans mon établissement, des gens qui ne me connaissent pas, qui vont dire : « voilà une centaine de dollars, je veux que tu me fasses quelque chose de très permanent dans ma peau, qui va faire possiblement très mal et j'ai totalement confiance en toi ». C'est quelque chose de très précieux. Après 15 ans d'avoir fait un métier qui est très difficile, des fois, très dur sur l'estime de soi, je me trouve à être encore très **chanceux**. Parce que j'ai des gens que ça fait 10-15 ans que je les tatoue.*

(Individu 160, homme, très tatoué, 20 à 40 ans, Canada)

D'autres mots se rapportent à l'expérience du tatoué : « sensation », « passion », voire « délire ». Plus techniquement, dans cet univers d'excitation, il y a « endomorphine ». Dans un registre ésotérique, il y a « collaboration », « avec l'humain », « avec le tatoué », « avec les futurs tatoués », « entre les tatoués ». Il y a le verbe « approprier », qui indique que le tatoué doit intérioriser psychologiquement ce qu'on a inséré dans sa peau. Il y a la « zone » du corps sur laquelle quelque chose est imprimé, dont la « jambe », et même la « gueule ». Il y a évidemment « tattoo ».

Les très tatoués recourent plus que les autres aux verbes « amener » et « falloir ». Avec le premier, ils montrent que les circonstances de la vie conduisent à faire ou à penser quelque chose (« ce qui t'a mené à faire ce tatouage », « à un moment, je serai amenée à », « tu peux être amenée à moins juger ») ou qu'un événement a lieu dans une série logique ou chronologique (« ça amène du monde ensemble », « ça amène quelque chose de

« négatif », « c'est là pour amener des réponses », « la démocratisation amène à un excès »). Avec le second, ils évoquent le devoir, l'obligation : « il faut pouvoir l'assumer », « il faut dire ce qui est », « il faut dépasser ses limites », « il faut faire mieux »... Plusieurs emploient aussi le nom « docteur », normalement pour dire que même des « docteurs » ont des tatouages, aujourd'hui, et l'adjectif « correct », pour affirmer qu'il est admissible, dans notre société, d'être tatoué. Certains utilisent le mot « musique » ; il s'agit soit, entre cet art et le tatouage, d'une analogie qui souligne le trait personnel et identitaire des goûts, soit d'une association entre une expression « extrême » de la musique qu'on apprécie et l'appétence pour le tatouage.

Dans la liste, on aperçoit les verbes ou auxiliaires « be » et « are » qui apparaissent dans les segments en langue anglaise mais qui n'ont pas de signification particulière, qui ne caractérisent pas sémantiquement l'ensemble. Le verbe « guess », qui intervient encore une fois dans les portions anglaises du discours ou comme tic (« I guess ») dans des phrases essentiellement en langue française au Canada. Si ces trois mots servent à cerner les très tatoués, ce n'est que parce que, dans cet ensemble, les emprunts à l'anglais sont plus fréquents.

12.1.4. Mots-outils chez les non-tatoués

Dans le quatrième tableau, il y a dix mot-outils et ils sont ordonnés dans la colonne des non-tatoués. Le pronom personnel « se » culmine avec un coefficient de 34,38. Il s'agit d'un pronom de la troisième personne du singulier ou du pluriel. Il permet de poser le propos en dehors de soi.

C'est pas du tout dans la démonstration ou dans la mise en spectacle de soi-même. Je pense que, quand on se fait un tatouage, c'est qu'on a envie de se rappeler de quelque chose et qu'on veut toujours l'avoir avec soi. Pour moi, ça a un côté talisman, un peu, le tatouage.

(Individu 005, femme, non tatoué, moins de 20 ans, France)

-Bien, unique... Je pense que chaque tattoo a quelque chose d'unique, chaque tattoo parle de la personne, c'est... je pense que c'est une image qu'on a de soi et puis qu'on crée soi-même.

-Oui.

-Donc... C'est spécial qu'on est capable, tu sais, de s'identifier ou de se démarquer peut-être d'une autre personne par... par le choix, là, de notre, de notre tatouage.

(Individu 111, femme, non tatouée, 20 à 40 ans, Canada)

Ce pronom est suivi du mot « on », un pronom indéfini. S'il est plus utilisé chez les non-tatoués, c'est précisément parce que sa fonction indéfinie est, là, très active, par opposition à sa forme inclusive qui se substitue communément au « nous ». Les deux citations qui précèdent l'illustrent bien, tout comme les deux qui suivent.

En fait, les gens, des gens que j'ai connus qui ont des tatouages c'est... Eh bien, le tatouage n'est jamais pareil. C'est jamais pareil. On ne prend pas un tattoo parce qu'on aime le tattoo puis tout le monde a la même chose. Parfois, parce qu'on est, je ne sais pas, mère, fille, ou... Mais, la plupart du temps, c'est des tatouages uniques.

(Individu 125, femme, non tatouée, 41 à 60 ans, Canada)

Donc, voilà, c'est là que l'on peut dire que c'est une forme d'art ; arrivé à un certain niveau, je pense qu'on atteint un degré d'excellence qui fait que le dessin, finalement, sera beau, que le dessin soit fait sur une toile ou sur une peau, quelque part, ça revient quasiment au même, sauf que c'est fait sur du vivant et que, du coup, ça peut un peu plus choquer certaines personnes, quoique, maintenant, on est à une époque où ça choque moins. Donc, voilà.

(Individu 043, homme, non tatoué, 41 à 60 ans, France)

Plus bas, dans la colonne, on lit « quelque », mot qui est principalement employé comme déterminant ; il maintient le locuteur dans le discours indéfini, comme le font aussi les deux articles « un » et « une ». On voit le pronom démonstratif « cela », qui favorise à sa manière l'énonciation en extériorité : « cela gêne », « cela fait mal », « cela ne vient pas de nulle part », « cela peut avoir une raison personnelle », « cela dépend », « cela peut en inciter certains »... On trouve le mot « par » qui, chez les non-tatoués, est souvent élément de locutions, comme dans les adverbes « par contre » et « par exemple », ou dans la préposition

« par rapport à » ; ce sont là des combinaisons qui servent un discours objectivant, comme le font la conjonction de subordination « si », la préposition ou l'adverbe « après » et le pronom relatif « qui ».

Tableau 4

Vocabulaire spécifique selon la strate échantillonnale établi de manière décroissante d'après les non-tatoués pour les dix premiers mots-outils (calculs tirés d'IRaMuTeQ)

Formes	Non-tatoués	Peu tatoués	Très tatoués
Se	34,38	-25,46	-2,04
On	13,99	-21,91	2,26
Par	7,86	-4,72	-1,78
Cela	7,74	-12,46	0,91
Quelque	7,73	-0,73	-8,78
Après	7,70	-9,83	0,77
Un	7,16	-1,94	-3,92
Si	5,95	-1,92	-2,93
Qui	5,15	-0,32	-7,34
Une	4,99	-3,42	-0,82

12.1.5. Mots-outils chez les peu tatoués

Le cinquième tableau a pour point de départ les mots-outils déclinés d'après le coefficient de spécificité décroissant chez les peu tatoués.

Cinq des 10 coefficients ont une valeur d'au moins 10 et le plus élevé grimpe à 28,98 ; les autres montent de 5,19 à 9,28.

Parmi les dix mots qui sont attachés à ces chiffres, il y a la conjonction « puis⁷¹ » et la conjonction de coordination ou l'adverbe « donc ». Dans les propos des peu tatoués, les idées s'enchaînent volontiers, comme portées les unes par les autres.

*Je suis une personne très créative, **puis** j'aime beaucoup l'art. **Donc** je trouve que les tatouages, ceux qui font les tatouages, c'est vraiment des artistes. **Donc** c'est une forme d'art, qui relie un petit peu avec les autres mots que*

⁷¹ La forme verbale est exceptionnelle.

*j'ai dits ; **donc** couleurs, grosseurs, formes. **Donc** de tout mettre ça ensemble, je trouve que c'est vraiment un art, **puis** ça crée quelque chose de beau à l'œil.*

(Individu 110, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, Canada)

*[...] tous mes tatouages sont assez filaires, **donc**, dans l'ensemble, ça passe bien, et **puis**, les couleurs, ça part beaucoup plus vite en fait, les pigments colorés, genre.*

(Individu 029, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, France)

Il y a surtout huit autres mots, dont trois renvoient théoriquement à autrui : « tu » et « te », les pronoms personnels, puis « tes », l'adjectif possessif ; et dont cinq se rapportent au locuteur : « moi », « j' » et « me », les pronoms personnels, puis « mon » et « mes », les adjectifs possessifs. L'emploi du pronom à la deuxième personne correspond souvent à une forme indéfinie qui ramène indirectement à celui qui parle ; c'est largement en cela que son usage distingue les peu tatoués des autres.

*Bien parce que je pars du principe que ton corps est une toile que **tu** peux habiller à ta guise.*

(Individu 013, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, France)

*Se faire tatouer, c'est personnel, comme pas se faire tatouer, c'est personnel. Et puis, **tu** sais juste... **Tu** sais l'emplacement, le choix de quoi **tu** vas mettre sur ton corps, qu'est-ce que ça représente, c'est toujours personnel.*

(Individu 108, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, Canada)

Les « moi », les « mes » et autres « j' » montrent que le discours des peu tatoués est fortement centré sur leur personne.

Tableau 5

Vocabulaire spécifique selon la strate échantillonnale établi de manière décroissante d'après les peu tatoués pour les dix premiers mots-outils (calculs tirés d'IRaMuTeQ)

Formes	Non-tatoués	Peu tatoués	Très tatoués
Tu	-19,40	28,98	-2,98
Moi	-21,73	16,35	0,90
Te	-4,10	14,84	-7,70
Puis	-41,75	14,43	9,67
Donc	-3,09	10,27	-5,14
Mon	-31,65	9,28	8,54
J	-40,36	8,69	16,42
Me	-12,55	7,27	1,61
Mes	-24,16	7,01	6,26
Tes	-2,98	5,74	-1,74

12.1.6. Mots-outils chez les très tatoués

Le sixième tableau est développé d'après les très tatoués dans la colonne desquels les coefficients se hissent de 8,20 à 44,98. Quatre d'entre eux sont supérieurs à 20 ; aucun n'est inférieur à 8.

Le premier mot est le pronom « vous ». La force du coefficient s'explique en grande partie par le dialogue. Les personnes très tatouées racontent des histoires ou présentent des opinions à leur interlocuteur en l'interpellant, ce qui commande des réactions, et le dialogue s'écarte de la trame dans des parenthèses à l'intérieur desquelles le vouvoiement est notable.

-Non, c'est dans le paraître. Quand on voit les underboobs (tatouage sous les seins) à Rihanna, combien on a eu de nanas qui voulaient la nana égyptienne, là, sous les seins.

-C'est vrai ?

-Ah ouais, un nombre incalculable, hein !

*-Et, du coup, du fait que Rihanna le porte, **vous** refusez de le faire ?*

-Ah ouais.

*-Mais pourtant, ça n'est que bénéfique pour **vous**, non ?*

-Bien ouais, mais je m'en fous.

*-**Vous** faites vraiment ça pour la « bonne conscience » d'artiste en fait ?*

(Individu 036, femme, très tatouée, 20 à 40 ans, France)

Le mot « vos » participe de cette dynamique.

J'en ai fait en voyage, ça donne envie de marquer ces moments à vie, comme en Australie où j'ai passé un an par exemple.

*Pouvez-vous nous parler de **vos** tatouages ?*

(Individu 081, femme, très tatouée, 20 à 40 ans, France)

Trois lignes en dessous du pronom « vous », il y a le mot « you », qui n'a pas la même fonction que le « vous ». Il se révèle dans les segments en anglais des entretiens. Sa présence dans le tableau s'explique par l'usage répété qu'en fait une participante, mais elle n'est pas interprétable de manière précise. La personne utilise le pronom parfois pour rapporter des critiques qu'on lui a adressées :

*« How could **you** be a mom with that many tattoos? » (« Comment pouvez-vous être une mère avec autant de tatouages ? ») ;*

parfois pour relater des paroles affectueuses qu'elle a entendues :

*[...] ma mère, elle a dit de cette façon-ci... J'avais seize ans, puis, quand j'ai eu mon quatrième, elle a dit : « I will always accept **you** the way **you** are and I will always love **you** the way **you** are. But always remember: not everybody is me and **you** may face judgment » (« Je t'accepterai toujours telle que **tu** es et je t'aimerai toujours telle que **tu** es. Mais rappelle-toi toujours : tout le monde n'est pas moi et **tu** risques d'être jugée ») ;*

parfois pour dire ce qu'elle a répliqué :

*J'étais comme : « what do **you** mean ? » (« qu'est-ce que **vous** voulez dire ? ») ;*

parfois pour assurer le lien avec son interlocuteur ou pour rendre la pensée fluide avec l'expression « **you** know ».

Outre le « vous », le « vos » et le « you », il y a le « j' » et le « I », et, dans ce domaine du moi, il y a le « mon ». Comme le font les peu tatoués, les très tatoués s'expriment en parlant d'eux. Comme le font aussi les peu tatoués, les très tatoués emploient beaucoup des mots de liaisons « so », « puis », « and » veillant ainsi à l'articulation des idées. Le mot « to » aménage les verbes à l'infinitif ou remplit sa fonction prépositionnelle en anglais.

Sur les dix mots-outils chez les très tatoués, il y en a six qui sont en langue anglaise. Ces six mots s'imposent bien simplement parce qu'ils détonnent dans l'ensemble du corpus et parce que

leur auteur recourt abondamment à l'anglais. On ne rencontre pas toutefois ce phénomène d'anglicisation quand on se penche sur les substantifs, les adjectifs et les verbes. Si l'on remplaçait les mots anglais par les six mots-outils qui, dans la suite, ont les coefficients les plus élevés, on verrait apparaître les adjectifs possessifs « mes » et « votre », le pronom démonstratif « celles », « la préposition « de », la conjonction de subordination « comme » – mot qui est parfois employé comme adverbe – et le pronom indéfini ou le déterminant « aucun ». Cet ajout soulignerait que les très tatoués échangent dans le vouvoiement, qu'ils parlent souvent à la première personne et qu'il leur importe de recourir à des mots qui joignent entre elles les propositions. Il obligerait à constater qu'on ne peut développer une sémiotique informative en ce qui les concerne sur la base des mots « aucun », « celles » et « de ».

Tableau 6

Vocabulaire spécifique selon la strate échantillonnale établi de manière décroissante d'après les très tatoués pour les dix premiers mots-outils (calculs tirés d'IRaMuTeQ)

Formes	Non-tatoués	Peu tatoués	Très tatoués
Vous	1,18	-43,64	44,98
I	-13,89	-2,09	23,21
So	-32,97	1,42	23,01
You	-9,23	-3,86	20,97
J	-40,36	8,69	16,42
To	-5,38	-1,97	10,50
Puis	-41,75	14,43	9,67
And	-2,70	-2,50	8,88
Mon	-31,65	9,28	8,54
What	-2,90	-2,3	8,20

12.1.7. *D'éloignement et de proximité*

On a vu plus haut que, bien que, dans le plan cartésien, les trois ensembles maintenaient des positions séparées, le facteur 1, l'axe vertical, rapprochait les très tatoués et les peu tatoués, alors que le facteur 2, l'axe horizontal, le faisait pour les non-tatoués et les très tatoués. En accordant, à titre indicatif, son attention aux coefficients des trois colonnes dans chacun des tableaux, et en abordant les 30 mots retenus avec une mesure de tendance centrale, comme la moyenne, on peut comprendre cette situation compliquée.

Dans le tableau 1, on note que les moyennes des coefficients pour les peu tatoués et les très tatoués sont respectivement de -3,39 (écart-type = 2,73) et de -3,87 (écart-type = 4,45) et que la moyenne pour les non-tatoués est de 7,82 (écart-type = 5,40). Ces chiffres rendent compte d'une proximité des peu tatoués et des très tatoués en même temps que d'une distance entre ces deux-ci, d'une part, et les non-tatoués, d'autre part. Cependant, la faible différence entre les deux ensembles de personnes tatouées cache des variations importantes. En effet, si l'on examine les chiffres plus en détail, on constate que, tantôt, l'éloignement par rapport aux non-tatoués est plus accentué chez les peu tatoués, et que, tantôt, il l'est chez les très tatoués. Si l'on admet les coefficients comme égaux pour le verbe « tatouer » (-7,15 \approx -7,19), les coefficients négatifs repoussent les peu tatoués davantage que les très tatoués pour 20 mots (leur valeur négative étant plus forte que celle des très tatoués) et, inversement, davantage les très tatoués que les peu tatoués pour 9 mots (cette fois la valeur négative étant plus élevée pour eux que pour les peu tatoués). Outre cela, il y a des coefficients qui particularisent nettement les très tatoués : -17,14 pour « penser », -13,93 pour « tatouage », -12,49 pour « signification ». En faisant le même exercice sur les chiffres du tableau 2, on constate que la moyenne pour les peu tatoués est de 4,29 (écart-type = 1,68), que celles des non-tatoués est de -3,62 (écart-type = 2,69) et celle des très tatoués, de -0,78 (écart-type = 1,34). Cette fois, l'écart est moindre entre les trois groupes. Dans le tableau 1, la moyenne la plus élevée était de

7,82, la plus faible, de -3,87 ; dans ce deuxième tableau, ces deux moyennes sont respectivement de 4,29 et -3,62. Les très tatoués sont plus près des non-tatoués que des peu tatoués. Dans le premier tableau, on avait des coefficients positifs qui atteignaient des valeurs de 20 et des coefficients négatifs, qui étaient supérieurs à 10. Il n'y a pas de telles manifestations dans le tableau 2 : un seul coefficient accède à la valeur de 10 et il le fait négativement dans la colonne des non-tatoués (pour le mot « aimer »). Les coefficients du tableau 3 donnent à observer une moyenne de 8,10 (écart-type = 3,51) pour les très tatoués et des moyennes de -1,82 (écart-type = 1,57) pour les peu tatoués et de -4,00 (écart-type = 4,14) pour les non-tatoués. La moyenne des très tatoués est bien au-dessus de celles des deux autres groupes, et l'écart est plus prononcé par rapport aux non-tatoués. Il y a chez les très tatoués sept coefficients qui ont une valeur d'au moins 10 ; chez les non-tatoués, il y en a un de -19,70 et un autre de -14,97 ; chez les peu tatoués, le chiffre le plus distancié par rapport aux très tatoués est de -6,22.

Dans les trois tableaux qui contiennent les mots-outils, plusieurs nombres sont très contrastés. Dans le quatrième, le coefficient pour le pronom « se » est de 34,38 pour les non-tatoués ; il est à -25,46 pour les peu tatoués. Le pronom « on » prend la valeur de 13,99 chez les non-tatoués et de -21,91 chez les peu tatoués. Dans toute la colonne des très tatoués, le coefficient négatif le plus élevé n'est que de 8,78. Si l'on se déplace vers le tableau 5, pour le pronom « tu », on a un coefficient de 28,98 chez les peu tatoués et de -19,40 chez les non-tatoués ; l'écart, pour la conjonction « puis », se situe entre la valeur de 14,43 chez les peu tatoués et celle de -41,75 chez les non-tatoués (le mot se retrouve dans le tableau 6). Pour le « j' », la valeur est de 8,69 chez les peu tatoués, elle monte à 16,42 chez les très tatoués, puis s'abaisse à -40,36 chez les non-tatoués. Si l'on se rend au sixième tableau, le « vous » se dresse à 44,98 chez les très tatoués et s'enfonce à -43,64 chez les peu tatoués. Ces cas particuliers tendent à éloigner les peu tatoués des non-tatoués dans les tableaux 4 et 5, sauf pour le « j' » où l'écart est plus grand entre

les très tatoués et les non-tatoués (cas qui réapparaît dans le tableau 6). Dans le dernier tableau, les chiffres associés au « vous » séparent nettement les peu tatoués des très tatoués. Les comparaisons des moyennes des coefficients avalisent cette inclination pour les tableaux 4 et 5 : pour les non-tatoués, les peu tatoués et les très tatoués, dans le tableau 4, les moyennes sont respectivement de 10,27 (écart-type = 8,84), -8,27 (écart-type = 9,06) et -2,37 (écart-type = 3,55) ; dans le tableau 5, elles sont, dans le même ordre, de -20,18 (écart-type = 14,63), 12,29 (écart-type = 6,90) et 2,58 (écart-type = 7,52). Dans le tableau 6, c'est entre les non-tatoués et les très tatoués que l'écart est le plus net : leurs moyennes sont respectivement de -17,97 (écart-type = 16,86) et de 17,44 (écart-type = 11,46) ; la moyenne pour les peu tatoués est de -2,24 (écart-type = 15,85)⁷².

Dans le premier tableau, les non-tatoués se distinguent des peu tatoués et des très tatoués qui, eux, sont semblables devant la moyenne, mais divergents sur le plan des mots quand ils sont pris en compte dans le détail. Dans le deuxième et dans le troisième tableaux, la moyenne la plus faible est chaque fois celle des non-tatoués, mais la moyenne positive des très tatoués dans le tableau 3 éloigne davantage les peu tatoués que ne le fait la moyenne positive des peu tatoués par rapport aux très tatoués dans le tableau 2. Dans le quatrième tableau, les non-tatoués sont plus éloignés des très tatoués que des peu tatoués. Dans les cinquième et sixième tableaux, les non-tatoués présentent les moyennes les plus faibles cependant que, dans le cinquième tableau, la distance est plus grande par rapport aux peu tatoués et que, dans le sixième, elle est plus marquée par comparaison aux très tatoués. Cela a pour double conséquence de rapprocher les peu tatoués et les très tatoués, puisque ce sont leurs moyennes qui sont les plus élevées dans les tableaux 2, 3, 5 et 6 et, par ailleurs, de rapprocher les non-tatoués des très tatoués dans les tableaux 2 et 5, puis des peu tatoués, dans le tableau 3 et 6, puisque, alors, ce sont les moyennes de ces deux autres groupes qui viennent en deuxième.

⁷² Il va sans dire que, sur ces échantillons non probabilistes de 10 mots, on n'a pas de distributions normales.

12.2. Classification hiérarchique descendante

Le logiciel Alceste, en abordant tout le corpus, l'a subdivisé en 7 720 unités de contexte élémentaires ; son traitement lui a permis de prendre en compte 63 % d'entre elles et de les répartir en quatre classes en prenant en considération toutes les variables.

La première de ces classes retient 664 unités, soit 13,71 % de celles qui sont classées. Les 30 mots pour lesquels le chi-carré est le plus élevé sont les suivants : sante ($\chi^2 = 2\ 502$), physique ($\chi^2 = 2\ 062$), rapport ($\chi^2 = 1\ 151$), bien-etre ($\chi^2 = 986$), estimer ($\chi^2 = 864$), avec ($\chi^2 = 514$), question ($\chi^2 = 437$), mental ($\chi^2 = 331$), sentir ($\chi^2 = 286$), est-ce+ ($\chi^2 = 269$), dernier ($\chi^2 = 171$), cancer ($\chi^2 = 155$), infection ($\chi^2 = 130$), sein ($\chi^2 = 113$), mieux ($\chi^2 = 105$), cicatrice ($\chi^2 = 101$), maladie ($\chi^2 = 100$), non ($\chi^2 = 98$), semi ($\chi^2 = 88$), impact ($\chi^2 = 84$), danger ($\chi^2 = 81$), direction ($\chi^2 = 63$), allergi ($\chi^2 = 62$), peridurale ($\chi^2 = 57$), moral ($\chi^2 = 49$), chimique ($\chi^2 = 44$), medica+ ($\chi^2 = 43$), psychologique ($\chi^2 = 41$), risque ($\chi^2 = 39$) et nocif ($\chi^2 = 38$).

Cette classe comporte un lexique qui a clairement trait au thème de la santé. Elle est en grande partie issue de la section deux de l'entretien ($\chi^2 = 490$), et, par conséquent, son contenu est largement attribuable aux questions qui ont été posées aux participants.

Deux illustrations d'unités de contexte élémentaires où les mots en caractère gras présentent une valeur du chi-carré positive dans la classe :

*-En étant content, tu **améliores** ton **bien-être**, oui, **bien sûr**.*

*-Est-ce que tu **estimes que** le tatouage a un **rapport avec la santé physique** ?*

*-Oui, parce que ça **aide** des personnes à se remettre d'**épreuves**. Par exemple, pour un **cancer du sein**, **recouvrir** les **cicatrices** par un tatouage **peut aider** la personne à se **sentir mieux** et à s'accepter.*

(Unité textuelle 4 420, individu 101, homme, non tatoué, 20 à 40 ans, France)

-Oui, je dirais oui.

-Hum-hum.

-Forcément oui.

-OK. Dernière question : est-ce que tu estimes que le tatouage a un rapport avec la santé physique ? Cette fois.

-Oui, avec le physique ? Oui. Si tu améliores ta santé mentale ou ton estime de soi ou que... ça aide avec cela, ça va sûrement aider au physique, ça va découler à ça.

(Unité textuelle 7 015, individu 170, homme, peu tatoué, 41 à 60 ans, Canada)

La deuxième classe intègre 2 114 unités, ce qui correspond à 43,66 % de l'information analysée. Elle est constituée sur ce vocabulaire : art ($\chi^2 = 205$), dessin ($\chi^2 = 194$), artiste+ ($\chi^2 = 174$), truc ($\chi^2 = 162$), et ($\chi^2 = 114$), coup ($\chi^2 = 113$), couleur ($\chi^2 = 91$), idée ($\chi^2 = 73$), douleur ($\chi^2 = 71$), joli ($\chi^2 = 70$), réfléchir ($\chi^2 = 70$), voilà ($\chi^2 = 68$), falloir ($\chi^2 = 64$), salon ($\chi^2 = 63$), travail+ ($\chi^2 = 60$), mot ($\chi^2 = 57$), aiguille ($\chi^2 = 55$), rester ($\chi^2 = 55$), trouver ($\chi^2 = 55$), esthétique ($\chi^2 = 55$), avec ($\chi^2 = 55$), dessiner ($\chi^2 = 53$), me ($\chi^2 = 53$), style ($\chi^2 = 50$), en ($\chi^2 = 50$), noir ($\chi^2 = 48$), métier+ ($\chi^2 = 48$), après ($\chi^2 = 48$), enfin ($\chi^2 = 47$) et oeuvre ($\chi^2 = 45$).

Dans ce deuxième classement, ce sont surtout les propos de la première section de l'entretien ($\chi^2 = 745$) qui entrent en compte ; il s'agit donc de ce qui vient à l'esprit des participants quand ils songent au tatouage. Surgissent, au premier chef, des représentations qui ont trait à l'art, et quelques autres qui renvoient à la douleur, à la réflexion et au métier. Cet imaginaire est fortement déterminé par l'échantillon français ($\chi^2 = 721$).

Deux illustrations d'unités de contexte élémentaires où les mots en caractère gras présentent une valeur du chi-carré positive dans la classe :

-Je trouve ça hyper courageux de se le faire tatouer. C'est l'art du tatouage. J'ai commencé à suivre des tatoueurs sur Instagram, je trouve ça magnifique, mais j'oserais jamais me faire ça ! Ils ont tous un peu leurs marques. Ils le dessinent et le proposent.

-Alors, ici, c'est considérer le corps comme support d'art ?

-Tout à fait ! Alors que, moi, pour le coup, c'est pas ça.

(Unité textuelle 147, individu 003, femme, peu tatouée, 20 à 40 ans, France)

*Oui, je trouve que le... C'est un **peu compliqué** comme question, à la fois le **processus artistique de création** à la **base est** le même pour moi que pour une **peinture, enfin, c'est une réflexion** par rapport à quelque chose qui **s'est passé, enfin, tout un processus artistique qui est propre** à l'**art traditionnel, entre guillemets, et c'est vrai que ça reste pas les mêmes supports et ça a une implication qui est très différente que... enfin, c'est effectivement une forme d'art qui fait souffrir** qui...*

(Unité textuelle 1 706, individu 032, femme, peau tatouée, moins de 20 ans, France)

Dans la troisième classe, on dénombre 1 446 unités de contexte, ou 29,86 % de celles dont le logiciel a pu extraire des mots à des fins de catégorisation. En suivant l'ordre décroissant du chi-carré, on obtient cette liste : selon ($\chi^2 = 450$), vie ($\chi^2 = 414$), moment ($\chi^2 = 413$), tattoo ($\chi^2 = 407$), marque ($\chi^2 = 379$), visible ($\chi^2 = 260$), puis ($\chi^2 = 240$), toi ($\chi^2 = 160$), enfant ($\chi^2 = 152$), fonction ($\chi^2 = 141$), date ($\chi^2 = 130$), so ($\chi^2 = 130$), comme ($\chi^2 = 106$), cacher ($\chi^2 = 97$), oui ($\chi^2 = 97$), ma ($\chi^2 = 93$), naissance ($\chi^2 = 90$), famille ($\chi^2 = 89$), autre ($\chi^2 = 86$), événement ($\chi^2 = 84$), influencer ($\chi^2 = 84$), marquer ($\chi^2 = 82$), place ($\chi^2 = 80$), rappeler ($\chi^2 = 80$), affaire ($\chi^2 = 74$), decéder ($\chi^2 = 67$), hum ($\chi^2 = 66$), ok ($\chi^2 = 65$), nécessaire ($\chi^2 = 47$) et démontrer ($\chi^2 = 62$).

Tatouage, dans cette série, connote des motifs : des moments, des enfants, des dates, des naissances... La notion est associée à des opinions sur sa visibilité et sa fonction. Ce discours appartient en priorité aux Canadiens ($\chi^2 = 843$).

Deux illustrations d'unités de contexte élémentaires où les mots en caractère gras présentent une valeur du chi-carré positive dans la classe :

-Hum-hum.

*-On le voit de plus en plus, **quand quelqu'un décède, quelqu'un se fait faire... des membres de famille ou des amis proches vont se faire faire quelque chose en mémoire de la personne, ensemble, tous personnalisés mais... personnalisés pour...** avec une ressemblance.*

*-Oui, oui. OK. Est-ce que, **selon toi, le tatouage a pour fonction d'être visible ?***

*-La **visibilité, pour moi, ça dépend de quelle sorte de tattoo** c'est.*

(Unité textuelle 6 625, individu 159, homme, très tatoué, 20 à 40 ans Canada)

-*Hum-hum. Ensuite, vécu.*

-*Vécu, oui. Ça peut représenter des souvenirs, des fois, ça peut représenter ton fil de vie, dépendant du tattoo.*

-*Ouais. Symbole.*

-*Ça peut symboliser la façon que tu vois la vie. Ça peut symboliser ce que tu crois ; tes croyances.*

-*Parfait. Mémoire.*

-*C'est une bonne façon de capturer un moment dans le temps.*

-*Hum-hum. Significatif.*

-*Significatif, ça se ramène un peu encore à ce qui t'est cher.*

(Unité textuelle 7 087, individu 173, homme, peu tatoué, 41 à 60 ans, Canada)

La quatrième classe repose sur 618 unités classées ou 12,76 % d'entre elles. Elle est dominée par ce lexique : collectif ($\chi^2 = 1309$), groupe ($\chi^2 = 836$), dimension ($\chi^2 = 817$), appartenance ($\chi^2 = 457$), gang ($\chi^2 = 219$), culture ($\chi^2 = 199$), tribu ($\chi^2 = 196$), personnel ($\chi^2 = 180$), société ($\chi^2 = 172$), signe ($\chi^2 = 123$), motard ($\chi^2 = 123$), sens ($\chi^2 = 120$), social ($\chi^2 = 101$), communaut+ ($\chi^2 = 98$), prisonnier ($\chi^2 = 87$), reconnaissant ($\chi^2 = 81$), identifier ($\chi^2 = 77$), clan ($\chi^2 = 75$), yakuza ($\chi^2 = 75$), maori ($\chi^2 = 74$), estimer ($\chi^2 = 70$), reconnaître ($\chi^2 = 70$), rite ($\chi^2 = 69$), mafia ($\chi^2 = 69$), marin ($\chi^2 = 56$), conscient ($\chi^2 = 56$), rue ($\chi^2 = 55$), peuple ($\chi^2 = 54$), tatouer ($\chi^2 = 54$) et mode ($\chi^2 = 50$).

Tatouage, ici, rime avec collectif ou avec des ensembles d'individus ; il est associé à des sous-cultures, voire à des sous-cultures déviantes ; il comporte une dimension anthropologique ; il comporte aussi une dimension personnelle. Le propos est peu défini par une modalité de variable, sinon faiblement par la strate des non-tatoués ($\chi^2 = 76$).

Deux illustrations d'unités de contexte élémentaires où les mots en caractère gras présentent une valeur du chi-carré positive dans la classe :

[...] *il y a... alors je parle en France... la société en Asie, il y a des rites. Vous savez que les **Yakuzas**, la **mafia japonaise**, il y a des rites : si on se tatoue, c'est pour **dire** qu'on rentre dans le **clan**... Vous avez des **tribus** en zone pacifique où les gens **se tatouent**, je pense aux... les gens qui sont dans ces îles au **sud** de Tahiti ou **vers** Wallis-et-Futuna, ce sont des **rites** où on **se tatoue**...*

(Unité textuelle 3 919, individu 088, homme, non tatoué, 41 à 60 ans, France)

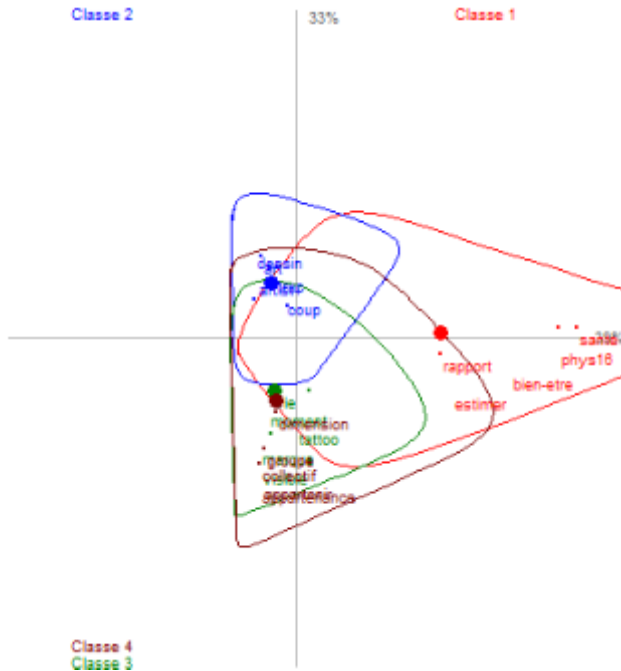
*Moi, je suis beaucoup plus sur la **dimension personnelle** que la **notion collective**. Oui, oui, tu as des... Bien, ça peut être... Oui, le **tatouage** peut avoir une **dimension collective**, notamment dans des **tribus**, pour **se reconnaître** les uns les autres ou en **signe d'appartenance**.*

(Unité textuelle 4 088, individu 091, homme, très tatoué, 20 à 40 ans, France)

Ces quatre classes, bien qu'elles soient identifiables, ne doivent pas être conçues comme isolées les unes des autres. La figure 2 le montre bien. On peut parler de santé et avancer quelques idées sur le métier de tatoueur ou sur la dimension artistique de la profession. La classe 1, bien qu'elle ait quelque autonomie par rapport à la classe 2 – ce qu'on constate en portant son regard sur le périmètre rouge qui s'étire vers la droite du plan cartésien –, contient une certaine dimension de celle-ci – on note que le pourtour bleu se superpose partiellement au rouge. Pareillement, on peut tenir des propos sur la dimension artistique du tatouage tout en énonçant des phrases sur ce que les tatouages représentent ou sur les aspects collectifs ou individuels du tatouage – les pourtours bleu, brun et vert se recouvrent par sections. Avancer des opinions sur la santé, ce n'est pas s'interdire de comprendre que le tatouage revêt des aspects collectifs ou personnels, ou de soutenir que le tatouage puisse correspondre à quelque symbolique – les périmètres rouge, brun et vert se chevauchent par endroits.

Figure 2

Analyse factorielle des correspondances en coordonnées générée par le logiciel Alceste



13. Interprétation des données

L'analyse factorielle des correspondances sur les formes pour la variable tatouage a placé les trois strates échantillonnales dans trois régions d'un plan cartésien. L'examen du lexique a permis de constater qu'il y avait effectivement des différences entre ces trois groupes. Elle a aussi obligé à reconnaître que, malgré leur évidente spécificité, la dissemblance s'édifiait sur des éléments de ressemblance. Les moyennes des coefficients parfois rapprochent les groupes, parfois les éloignent ; les coefficients sur un mot parfois concilient deux groupes, parfois les dissocient.

Cette analyse factorielle a montré que, dans la perspective des non-tatoués, le tatouage tend à apparaître comme un phénomène, un objet hors de soi. Pour bon nombre d'entre eux, il s'agit

d'une mode qui autorise des généralisations : on se fait tatouer pour appartenir à un groupe, pour se démarquer, pour être accepté, pour faire comme les autres. Il est toutefois reconnu qu'un tatouage comporte une dimension esthétique ou qu'il prend une signification particulière pour un individu donné. Chez les peu tatoués, parler de tatouage, c'est parler de soi ; c'est évoquer des sentiments, revendiquer un choix, raconter une expérience, affirmer sa personnalité ; c'est valoriser la création artistique. Dans l'optique des très tatoués, le tatouage correspond à un dépassement de soi, de ses limites ; tatouage et condition humaine vont de pair ; raconter le tatouage, c'est décrire des émotions, des sensations, une passion ; c'est faire état d'une réflexion ; c'est établir un cheminement dans sa propre vie.

L'analyse classificatoire précise que discourir sur le tatouage, c'est émettre des opinions sur la santé psychologique et physique, sur l'art et le métier de tatoueur, la douleur, sur ce que représente le tatouage pour une personne, sur sa symbolique, donc, mais aussi sur sa visibilité, sur sa fonction ; c'est parler d'une réalité anthropologique, collective en même temps que personnelle. Tout cela, dans la divisibilité en même temps que dans la conjonction.

Il est normal que les tatoués considèrent que leur tatouage soit unique, qu'il soit personnalisé. Les motifs, en effet, sont nombreux qui puissent donner crédit à cette perspective : l'individu a choisi le dessin ou il lui a apporté une touche spéciale ; l'œuvre a été exécutée par tel tatoueur que l'on valorise, elle est le résultat d'une entente particulière entre un artiste et le tatoué ; l'œuvre représente une personne qui est chère, un événement qui a une signification pour soi, un trait de personnalité dont un individu estime qu'il le caractérise ; elle symbolise l'appartenance de l'individu à un collectif auquel il s'identifie ; elle a été produite sur une partie du corps que l'individu a choisie ; elle désigne un héros que l'individu admire ; elle porte un message que l'individu veut transmettre. Il est tout aussi normal que les non-tatoués voient dans tout cela un phénomène en vogue. Ils peuvent évoquer pour justifier leur point de vue l'étendue du mouvement, la ressemblance

des œuvres, la similitude des zones tatouées, la comparabilité des motifs que mettent à l'avant les tatoués. Ce paradoxe explique que les plus lucides des non-tatoués relèvent de l'individualité dans l'effet de mode et que les plus perspicaces parmi les tatoués relativisent l'individualité des tatouages dont ils décorent leur corps.

Nous proposons, dans le contexte de cette étude, de vérifier neuf hypothèses. Nous reprenons à présent chacune d'elles en indiquant dans quelle mesure les analyses effectuées ont permis de les confirmer.

i. Il existe un discours propre aux arts de la peau et au tatouage en particulier, qui participe d'une épistémè propre à la modernité, voire à la postmodernité.

Si l'on prend l'ensemble de ce qui ressort des analyses effectuées, il est possible de donner raison à cette première hypothèse en faisant intervenir des expressions ou des termes particuliers tirés des entretiens, dans lesquels il est question d'« effet de mode », de ce qui « sort de l'ordinaire » ou est « hors norme », comme les « couleurs de cheveux », de ce qui était anciennement « hyper tabou », mais qui devient acceptable, qui peut aussi faire l'objet de « stigma »... Propos dans lesquels il est question aussi de « fierté francophone » ou d'« orientation sexuelle », du fait d'« ajouter à son expérience » ou de « vivre une expérience », voire une expérience « spirituelle », et d'être ainsi « connecté à l'univers ». Échanges dans lesquels on évoque les « underboobs à la Rihanna », les considérations « esthétiques », les « piercings », les « manches », ce qui est « cool », ou « fun », ou « cliché » ; dans lesquels interviennent la « dépression », puis la composante « chimique » de l'encre qui s'infiltré dans la peau. Sorties du contexte contemporain dans lequel ils ont été émis, ces termes, ces expressions soit n'existeraient pas, soit n'auraient aucun sens pour quiconque tenterait de les décoder. Pour qu'il soit possible livrer un message sur l'orientation sexuelle, il faut que la sexualité humaine soit reconnue comme variée ; pour comprendre ce que signifient des tatouages « *underboobs* » à la Rihanna, il faut non seulement avoir

pour référent la star, mais aussi le concept d'« *underboobs* », qui constitue une construction propre au phénomène du tatouage ; pour savoir que « *piercing* » renvoie à des ornements du corps plutôt qu'à la charpenterie, par exemple, il faut avoir conscience que de telles choses existent ; pour être en mesure d'appréhender la notion de dépression humaine, il faut que cet état psychologique soit admis. Et ainsi de suite, le vocabulaire utilisé n'étant souvent compréhensible qu'à la lumière des connotations qu'il revêt, lesquelles sont forcément partagées.

Mais on peut surtout le faire en attirant l'attention sur le discours qui porte beaucoup sur l'individuel sans pour autant éclipser le collectif. Nous l'avons rappelé plus haut, la modernité est synonyme d'une prise en compte de l'individu, d'une reconnaissance de la valeur de chacun. L'analyse a bien montré en quoi la mise à l'avant-plan du soi transcende les propos. Il est question de ce que l'on « aime », de l'« idée » ou du « dessin » duquel on « est parti », d'une « expérience personnelle » ou d'un « choix personnel », et ce, chez les peu tatoués en particulier, mais aussi chez les non-tatoués, qui évoquent la nécessité d'une « signification particulière » pour le tatoué, de même que chez les très tatoués, qui tendent, par exemple, à privilégier « le personnel au collectif ». Mais cela, en reconnaissant toujours que les personnes tatouées ont quelque chose de particulier et d'assimilable ; qu'elles sont « courageuses » ou qu'elles appartiennent à une « communauté de passionnés », par exemple.

ii. Il y a, dans le fait de se faire tatouer, une démarche ou une quête artistique.

L'analyse sur les coefficients de spécificité effectuée à l'aide d'IRaMuTeQ permet de constater que, chez les trois groupes d'individus interrogés, il y a une reconnaissance de ce que le tatouage constitue un art. En cela, il y a, d'une part, une légitimation du tatoueur en tant qu'artiste, créateur, peintre de la peau ; il y a, d'autre part, l'évocation de ce que la personne qui se fait tatouer entend modeler son corps en fonction d'une esthétique qui lui correspond, de ce que les tatouages représentent

de véritables pièces d'art. Ainsi, les non-tatoués parlent d'une « forme d'art » dans laquelle on peut « atteindre un niveau d'excellence », puis d'une « esthétique » propre à chacun. Les peu tatoués, de leur côté, parlent du fait d'« aimer » les tatouages, de trouver ça « beau », de voir en eux des « décorations » qu'on ajoute à « un corps tout simple, tout ennuyeux ». Ils parlent du travail du tatoueur comme d'un travail de « création », de « créativité » et ils évoquent des « dessins auxquels le tatoueur apporte une touche personnelle » en tant qu'artiste qui sait travailler « les couleurs, les grosseurs, les formes ». Les très tatoués insistent sur la rareté du « vrai tatoueur », en distinguant entre « tatoueur traditionnel » et « tatoueur moderne ». Ils attirent l'attention sur le « métier », qui fait de soi un « apprenti à vie » et qui suppose science, talent, art, ouverture d'esprit et respect du sujet, mais aussi respect de soi et intégrité : tout en étant à l'écoute, il faut savoir se respecter soi-même et résister à la tentation de faire quelque chose à une personne simplement parce qu'elle le demande. Ils insistent sur les contraintes du métier et en déplorent le manque de reconnaissance. L'analyse effectuée avec Alceste permet de dégager une classe qui traite spécifiquement d'art, de créativité et du métier de tatoueur. Elle réunit des propos sur « l'art du tatouage », propos qui rappellent qu'il s'agit d'un « processus artistique de création » qui a le « corps comme support ».

iii. En se tatouant, on adhère à la mode en ce que l'on s'individualise, mais en se reconnaissant comme appartenant à un collectif.

L'analyse des substantifs, des adjectifs et des verbes, de même que celle des mots-outils rendent bien compte de l'importance de l'individu dans le rapport au tatouage, que ce soit chez les non-tatoués, les peu tatoués ou les très tatoués. Les premiers parlent d'« identité », de l'importance d'« afficher qui [l'on est] », de l'exigence d'une « signification particulière » pour la personne qui se fait tatouer ; ils parlent de ce que l'on « se fait » pour se « rappeler » ou pour « se démarquer ». Ainsi, les tatoués leur apparaissent comme un collectif, un ensemble dont ils ne font

pas partie. Les deuxièmes disent qu'ils « aiment » le tatouage, que se faire tatouer, c'est un « choix », c'est « personnel » ; ça peut servir à « marquer un moment » où l'on se sent bien ; c'est même ajouter quelque chose à une « expérience personnelle », qui peut marquer le « changement » dans une trajectoire individuelle. Ils soulignent le caractère unique du tatouage, le dessin choisi subissant l'élan créatif du tatoueur, ce qui fait que l'on ne peut que retrouver « une seule pièce sur une seule personne », le corps étant d'ailleurs une « toile que l'on peut habiller à sa guise ». Les adjectifs possessifs et les pronoms personnels sont, chez eux, particulièrement illustratifs de ce que le tatouage constitue un phénomène centré sur l'individu. La dimension collective transparaît de différentes façons chez eux : on considère par exemple faire partie d'une « communauté de passionnés », bien que certains n'« aime[nt] pas trop l'idée » d'appartenir à une « famille » ; on constate l'existence d'une « connectivité » entre tatoués, l'« univers » étant peut-être responsable de ces connexions, de ces rencontres, mais la connectivité pouvant aussi s'exprimer entre tatoués et non-tatoués avec lesquels le contact est attribuable au fait qu'ils sont « curieux ou intéressés par le sujet ». Les troisièmes insistent sur l'importance du sujet humain, mais ils le font autrement : il importe, certes, de connaître la « philosophie du sujet » qui se fait tatouer ; le tatouage doit « plaire » à son destinataire ; et il faut savoir respecter les « lignes d'énergie » du corps du tatoué. Mais, chez eux, les individus sont essentiellement mis en avant en tant qu'ils participent d'une relation : tatoueur et tatoué doivent pouvoir atteindre un « équilibre », lequel « passe par la communication, le dialogue et la confiance que l'on a pour son tatoueur ». C'est dans cette optique que tatoueurs et tatoués en viennent à créer quelque chose qui correspond à la personne du très tatoué. Les pronoms personnels rappellent qu'il est beaucoup question du « je », de ses expériences et de ses perceptions, dans les propos. La dimension collective est néanmoins fortement présente : il est question de l'« être humain » qui partage une « condition humaine » ; d'une « race humaine »

appelée à dépasser ses limites ; d'une « société de corps humains » qui s'exhibent, ou s'affichent, ou se révèlent, qui se découvrent entre eux. Dans la dernière classe qu'elle génère, l'analyse effectuée à l'aide d'Alceste vient confirmer la présence de cette tension entre individu et collectivité : elle rappelle que si le tatouage est un phénomène « collectif », qui symbolise l'« appartenance » à un « groupe », un « clan » ou une sous-culture quelconque, et qu'il est en cela inscrit dans des « rites », il est aussi un phénomène « personnel ».

iv. Les individus se font tatouer dans une démarche individuelle, mais pour être dans l'air du temps.

L'analyse des substantifs, des adjectifs et des verbes est ici particulièrement éclairante. Chez les non-tatoués, il est clair que le tatouage est un « effet de mode », qu'on se fait tatouer parce que « c'est la mode », raison pour laquelle il a pour fonction d'être vu. C'est désormais « une façon de s'exprimer », alors qu'avant, c'était « hyper tabou », ce qui, en contrepartie, génère parfois des « clichés ». Comme les non-tatoués, les peu tatoués estiment que, s'il peut encore être source de « stigma », le tatouage est davantage accepté, socialement, qu'il ne l'était autrefois. S'ils n'utilisent pas le concept de mode, ils affirment tout de même trouver ça « [le] fun » et considèrent que c'est « cool », ce qui les « connecte » à d'autres tatoués. Chez eux, le tatouage correspond à ce que l'on « aime », donc à des préférences individuelles, et à des « expériences personnelles », qui s'expriment notamment dans des motifs personnalisés. Le concept de mode est également absent du discours des très tatoués, qui soutiennent cependant qu'il est « correct », aujourd'hui, de se faire tatouer, c'est-à-dire qu'il est socialement admissible de le faire, quoiqu'ils mettent en garde contre le danger que sa « démocratisation amène à un excès ». Le tatouage se révèle, dans leurs propos, comme un phénomène « humain » qui suppose la « collaboration » « avec l'humain », « avec le tatoué », « entre les tatoués », « avec les futurs tatoués », comme un phénomène, donc, qui suppose la communication et

la mise en relation, qui « amène du monde ensemble ». Pour nourrir la démonstration, on peut rappeler que la quatrième classe que produit Alceste comporte, entre autres, les termes « société » et « mode ».

v. Cette quête d'individualité coïncide avec un désir de franchir les limites établies, qu'elles soient physiques ou psychologiques.

Les coefficients de spécificité permettent d'établir que la notion de limite se dégage surtout des propos des très tatoués qui voient dans le tatouage – du point de vue tant du tatoué que du tatoueur – une invitation à aller au-delà des limites de la « race humaine », à surmonter sa « condition humaine ». La société est faite d'« être[s] humain[s] », mais aussi de « corps humains » dont il importe de « tester » les limites. Au plan psychologique, le tatoué doit s'« approprier » son tatouage, il doit « pouvoir l'assumer », dans l'intériorisation, psychologiquement, tant de ce qui reste dans la peau que de « ce qui amène à faire le tatouage », car le tatouage est là « pour amener des réponses », ce qu'il fait d'autant mieux qu'il donne cours à une « passion », voire à un « délire ». Mais le tatoueur est, lui aussi, appelé à « dépasser ses limites », à « faire mieux », lui qui est toujours en apprentissage, en perfectionnement de son art, exerçant « un métier qui est très difficile, des fois, très dur sur l'estime de soi ». Sur le plan physique, relatant l'expérience du tatoué, les très tatoués évoquent la « sensation » liée à l'encrage de la peau, laquelle, grâce à la sécrétion d'« endomorphine », plonge dans un quasi état d'extase. Chez les peu tatoués comme chez les non-tatoués, la dimension physique du tatouage n'est pas explicitée et l'allusion aux frontières psychologiques est plus subtile. Chez les premiers, il est question d'afficher « sa fierté francophone » ou son « orientation sexuelle », par exemple, ce qui laisse entendre que l'on perçoit le tatouage comme une forme d'affirmation de soi, laquelle peut en retour mener à une plus grande acceptation de soi et, ainsi, à un dépassement psychique quelconque. Chez les seconds, on dit avoir été « encourag[é] » par quelqu'un ou quelque chose à franchir le pas, on dit avoir été soutenu, donc, dans un geste

symboliquement chargé. Dans le même ordre d'idées, on décrit le tatouage comme un geste d'affranchissement en même temps qu'un rappel de moments douloureux auxquels on a survécu : « par exemple, j'en ai qui sont liés à ma sortie de la dépression et ça me permet en quelque sorte de me rappeler d'où je viens ». De la même façon, on trouve, dans la quatrième classe générée par Alceste, l'idée selon laquelle le tatouage peut, à la suite d'un décès, constituer une étape importante dans le processus de deuil ; mais c'est dans la deuxième classe que s'exprime la composante physique de l'acte : on estime qu'il faut être « courageux » pour passer sous l'aiguille et ainsi accepter de vivre cette « douleur » physique puisqu'il s'agit bien, en effet, d'« une forme d'art qui fait souffrir ».

vi. Le tatouage, en tant que mécanisme par lequel on franchit des limites physiques ou psychologiques, est aussi à mettre en rapport avec la santé physique ou psychologique.

La notion de limites physiques, comme le fait celle de limites psychologiques, invite celle de santé. Vouloir aller au-delà du soi, d'une forme actuelle, c'est en principe souhaiter accéder à un état d'âme, à un état d'être, dont on imagine qu'il sera bénéfique, qu'il ouvrira de nouveaux horizons, de nouvelles façons de voir, de sentir, d'explorer le monde. Très tatoués, peu tatoués et non-tatoués estiment tous, nous l'avons vu, qu'il est possible, par l'entremise du tatouage, de franchir les limites psychologiques auxquelles est confronté l'humain. Tous – et les très tatoués en particulier –, nous l'avons vu également, conçoivent en quoi il est aussi possible, à travers lui, de repousser ses limites physiques. La première classe que livre Alceste porte sur la santé psychologique et physique. Invités par l'intervieweur à aborder le sujet, les interviewés admettent aisément que, dans la mesure où le tatouage peut plaire, rendre heureux – en permettant de se remettre d'une « épreuve », d'une « maladie » telle que le « cancer du sein », par exemple –, il contribue à améliorer le « bien-être » ; que l'amélioration du « bien-être » bonifie la santé psychologique en élevant « l'estime de soi » et que la santé physique, en retour,

s'en voie positivement modifiée. Mais on trouve aussi dans cette classe des termes comme « médica+ », « infection », « allergie », « danger », « chimique », « nocif », qui rappellent que, si le tatouage comporte une dimension bienfaisante, il recèle également un aspect virtuellement inquiétant, auquel peut potentiellement remédier la médecine. Se faire tatouer, c'est orner son corps de symboles que l'on affectionne, c'est le parer de dessins, d'un art qui correspond à soi, à son sens de l'esthétique ; mais c'est aussi s'exposer à des effets « nocif[s] », au « danger » de l'« infection », de l'« allergie », des traces « chimique[s] ».

vii. Se faire tatouer, c'est aller à l'encontre de ce que l'on considère comme étant des normes établies, partagées par une majorité ; c'est donc aussi franchir des limites sociales.

Bien qu'ils admettent que le tatouage gagne en popularité, qu'il est à la mode, qu'il est très tendance et qu'il est socialement mieux perçu qu'il ne l'était auparavant, on décèle dans le discours des interviewés des empreintes de son héritage teintées de marginalité. L'analyse des coefficients de spécificité montre que les non-tatoués disent que le tatouage concourt à « démarquer » socialement, qu'il laisse des « trace[s] » indélébiles, qu'il offre parfois des « clichés », qui peuvent susciter une forme de « curiosité » et qui soumettent potentiellement au jugement d'autrui, ce qui peut : « vraiment être embêtant [...] au niveau de l'emploi notamment ». Chez les peu tatoués, on estime que le tatouage peut permettre de distinguer les « générations » et on conçoit qu'il puisse toujours faire l'objet de « stigma » ; on dit par exemple avoir « toujours aimé ce qui sortait de l'ordinaire : les tatouages, les couleurs de cheveux », être quelqu'un qui « n'aime pas être dans la norme », cependant que l'on reconnaît vivre à une époque « où ça choque moins ». Chez les très tatoués, en même temps que l'on considère qu'il est « correct », dorénavant, d'être tatoué, on est conscient de ce que des stéréotypes persistent : on rapporte, par exemple, que des gens s'étonnent de ce que l'on puisse être mère et arborer de nombreux tatouages ; on souligne que même des « docteurs » ont des tatouages, aujourd'hui.

Mais, plus encore, comparant par moments l'appétence pour le tatouage à l'appréciation pour des formes de « musique » que l'on pourrait qualifier d'« extrême », on perçoit bien comment, au sein même de la communauté des tatoués, il existe des normes ou des barrières tacites que l'on peut ou non choisir de transgresser, relatives à l'emplacement du tatouage, à la « zone » choisie, par exemple, la « démocratisation » de la pratique menant parfois à des « excès ». La quatrième classe générée par Alceste, dans laquelle apparaissent des termes comme « gang », « tribu », « culture », « rite », « motard », « prisonnier », « maori », « mafia » ou « marin » témoigne avec éloquence de la finesse du fil qui, historiquement, sépare le tatouage contemporain de celui des sous-cultures, de la déviance ou de la marginalité.

viii. La montée en popularité du tatouage étant un phénomène occidental, on ne devrait pas observer de différences entre la France et le Canada, par exemple.

L'ensemble des analyses oblige à conclure à la grande similarité entre le discours des Français et celui des Canadiens : une seule différence mérite d'être soulignée, celle qu'on découvre en comparant les classes 2 et 3 que le logiciel Alceste a générées. La classe 2, qui traite du métier d'artiste, de la créativité et de l'art du tatouage, est plus associée aux Français. La classe 3, qui porte sur la motivation et la symbolique du tatouage, puis sur sa visibilité et sa fonction, est plus propre aux Canadiens.

ix. L'épistémè de la modernité étant portée par des symboliques collectives, les discours des individus, qu'ils soient ou non tatoués, peu ou beaucoup, devraient entretenir des similitudes, comporter des référents généralisés. Mais dans la mesure où le fait de se faire tatouer participe d'une démarche individuelle par laquelle on se reconnaît comme appartenant à un collectif, les discours des tatoués, des non-tatoués et des très tatoués devraient se distinguer.

C'est précisément ce que permet de constater l'ensemble des analyses effectuées. Nous avons observé, grâce à l'analyse factorielle

des correspondances sur les formes générée par le logiciel IRaMuTeQ, que l'axe vertical séparait les peu et les très tatoués des non-tatoués et que l'axe horizontal séparait les très tatoués et les non-tatoués des peu tatoués. Les trois ensembles étant, somme toute, à bonne distance les uns des autres, il nous a tout de même semblé que, en vertu de l'ordonnée, très tatoués et peu tatoués partageaient un lexique et que, par référence à l'abscisse, très tatoués et non-tatoués avaient eux aussi quelque chose en commun. Nous avons donc cherché à mettre en évidence le vocabulaire propre à chacun des trois groupements. À cette fin, nous avons procédé à l'analyse des coefficients de spécificité, qui a révélé que, chez les non-tatoués, le tatouage est davantage quelque chose d'extérieur à soi ; que, chez les peu tatoués, la dimension individuelle, personnelle, occupe une place prioritaire ; que, chez les très tatoués, la notion de dépassement de soi, de ses limites, est fortement présente. Nous avons ensuite examiné le plan cartésien généré par le logiciel Alceste, ce qui a permis de constater qu'il existait en effet des différences entre les trois groupes, mais ce qui a aussi obligé à reconnaître que, malgré leur évidente spécificité, la dissemblance s'édifiait sur des sphères de ressemblance, les moyennes des coefficients parfois rapprochant les groupes, parfois les éloignant et les coefficients sur un mot permettant tantôt de concilier deux groupes, tantôt de les dissocier. Ainsi non-tatoués, peu tatoués et très tatoués se distinguent en même temps qu'ils se ressemblent, se différencient en même temps qu'ils s'apparentent, reflétant en cela la nécessaire tension entre homogénéité et distinction qui caractérise la vie en société.

14. Conclusion

Nous sommes partis du principe qu'il existe une épistémè propre à la modernité qui rend possible l'expression du soi par le truchement des arts de la peau et que la conquête de l'espace a contribué de cette épistémè, comme l'ont fait la montée en puissance des super héros, la libération sexuelle et la révolution numérique. Sur cette base, ont pris forme neuf hypothèses que nous avons proposé de vérifier en nous référant à des propos

recueillis, dans une enquête par entretien semi-directif, auprès de 106 Français et de 85 Canadiens de l'Ontario français, stratifiés selon qu'ils sont non-tatoués, peu tatoués ou très tatoués.

Il y a une épistémè propre à la modernité qui se diffuse dans le phénomène du tatouage : parler, comme l'ont fait les enquêtés, de dépression ou de symbolisme, de manches ou de « *piercings* », de connectivité ou de spiritualité, dans la pré-modernité, c'est soit impossible, soit inaudible. Le rapport à l'art est explicite ; et généralisé. Tatoué ou non, on reconnaît que le tatoueur est un artiste, que l'ornement du corps est esthétique ; on conçoit que le corps est une toile qu'on peut peindre à sa guise, pour s'afficher tel que l'on souhaite être vu ; en ce sens, on rejoint quelque part des artistes comme Orlan, surtout lorsque la quête est celle de déconstruire les idéaux de beauté préétablis, de franchir les normes sociales telles qu'elles s'imposent. Mais, ce faisant, on instaure de nouvelles normes sociales, ce qui pose la question de la déconstruction, ou de la reconstruction. Le tatouage est un processus, une démarche individuelle, mais qui inscrit dans le collectif et qui permet d'être dans l'air du temps. Chez les non-tatoués, le collectif est extérieur ; chez les peu tatoués, il est présent, mais secondaire à l'individu, qui se fait tatouer pour des raisons personnelles, dans un rapport intime à la chose ; chez les très tatoués, le collectif est implicite en ce qu'être du monde des tatoués – et, bien souvent, de celui des tatoueurs –, ce n'est pas appartenir au monde des non-tatoués, le monde du tatouage ayant sa philosophie, ses us, ses croyances, sa vision du monde. Il est admis pour tous que le phénomène est à la mode et, donc, qu'il met « dans l'air du temps » ; mais il est aussi clair que se faire tatouer, c'est transgresser ou, du moins remettre en cause des normes sociales, qu'elles soient intra-groupales ou extra-groupales. Se faire tatouer, c'est aussi, voire surtout, franchir des limites psychologiques ; c'est s'affranchir d'un état, d'une situation ; c'est aussi franchir des limites physiques, aller au-delà de soi, comme tatoué ou comme artisan. C'est se dépasser, c'est mettre à l'épreuve ses limites en tant qu'humain. C'est aussi se questionner ou se positionner quant à la santé et, ce faisant, en

assumer les dangers potentiels. Et tout cela, que l'on soit Français ou Canadien, quoique l'on insiste davantage sur la dimension artistique en tant que Français et sur l'aspect symbolique en tant que Canadien. Non-tatoués, peu tatoués et très tatoués se distinguent, mais cette distinction jouxte un univers de similitude, qui fait que, malgré les différences, ils partagent des référents selon leur rapport au phénomène qu'est le tatouage, phénomène qui est une expression des sociétés postmodernes au sein desquelles l'individu a le luxe de pouvoir puiser à sa guise, d'une certaine façon, dans l'ensemble des possibilités d'être-au-monde, parmi les nombreuses individualités qui s'offrent à lui, lesquelles sont portées et rendues possibles par le monde numérique, qui est en quelque sorte l'aboutissement de la conquête de l'espace, de l'imaginaire de super héros et de la libération sexuelle.

Bibliographie

- « Les 8 chiffres fous du business du tatouage », *Capital*, <https://photo.capital.fr/les-8-chiffres-fous-du-business-du-tatouage-31355#le-nombre-de-salons-de-tatouage-explose-541086>, site consulté le 14 juillet 2019.
- « Combien y a-t-il eu de révolutions industrielles ? », *Futura*, <https://www.futura-sciences.com/sciences/questions-reponses/epoque-contemporaine-y-t-il-eu-revolutions-industrielles-5443/>, site consulté le 23 juillet 2019.
- « DC Comics », *Wikipédia*, https://fr.wikipedia.org/wiki/DC_Comics, site consulté le 21 juillet 2019.
- Eco, Umberto, « Le mythe de Superman », *Communications*, n° 24 : *La bande dessinée et son discours*, 1976, p. 24-40.
- Erner, Guillaume, *Sociologie des tendances*, 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2009 [2008].
- Fiévet, Cyril, *Body Hacking. Pirater son corps et redéfinir l'humain !*, Limoges, Éditions FYP, coll. « Vertiges », 2012.
- Foucault, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité*, tome 1 : *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1994 [1976].
- Foucault, Michel, « Le jeu de Michel Foucault » (entretien avec Dominique Colas, Alain Grosrichard, Guy Le Gaufey, Jocelyne Levi, Gérard Miller, Judith Miller, Jacques-Alain Miller, Catherine Millot et Gérard Wajeman), *Dits et écrits 1954-1988*, tome III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 298-329.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966.
- Foucault, Michel, « Sur la justice populaire, débat avec les maos », entretien de 1972, dans *Dits et écrits 1954-1988*, tome I, édition publiée sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 1208-1237.
- Galipeau, Silvia, « Après les milléniaux, voici les pérenniaux », *La Presse*, 27 août 2017, <https://www.lapresse.ca/societe/societe/201708/25/01-5127567-apres-les-millenniaux-voici-les-perenniaux.php>, site consulté le 19 juillet 2019.
- Girard, Mélanie, *Idées politiques et sociales du XIX^e siècle à nos jours*, Sudbury, Envision, Université Laurentienne, 2007.

- Godart, Frédéric Godart, *Sociologie de la mode*, 2^e édition, Paris, La découverte, coll. « Repères », 2016 [2010].
- Jova, Pierre, « Le tatouage se transforme en culture », Le Figaro, 4 mars 2016, <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2016/03/04/01016-20160304ARTFIG00252-le-tatouage-se-transforme-en-culture.php>, site consulté le 15 juillet 2019.
- Juignet, Patrick, « Michel Foucault et le concept d'épistémè », *Philosophie, science et société*, 2015, <https://philosciences.com/philosophie-generale/la-philosophie-et-sa-critique/10-michel-foucault-episteme>, site consulté le 15 juillet 2019.
- Jury, Mark et Dan, *Dances Sacred and Profane*, film documentaire, 1985.
- Laflamme, Simon, *Communication et émotion. Essai de sociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.
- Laflamme, Simon, *Des biens, des idées et des personnes au Canada, 1981-1995. Analyse macrologique relationnelle*, Sudbury, Prise de parole/Paris, L'Harmattan, 2000.
- Laflamme, Simon, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Berne, Paris, Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture, vol. 12, 1992.
- Le Breton, David, « Entre signature et biffure : du tatouage et du piercing aux scarifications », *Sociétés et représentations*, n° 25, 2008, p. 119-133.
- Le Breton, David, « Se reconstruire par la peau. Marques corporelles et processus initiatique », *Revue française de psychosomatique*, n° 38, 2010, p. 85-95.
- Lombroso, Cesare, *L'homme criminel. Étude anthropologique et psychiatrique*, Paris, Félix Alcan, 1887 [1876].
- Luhmann, Niklas, *Amour comme passion. De la codification de l'intimité*, Paris, Aubier, coll. « Présence et pensée », 1982, p. 60-62.
- « Lukas Zpira. Une introduction au Body Hacktivism », *La Spirale.org*, <https://laspirale.org/texte-99-lukas-zpira-une-introduction-au-body-hacktivism.html>, consulté le 16 juillet 2019.
- « Marvel Comics », *Wikipédia*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Marvel_Comics, site consulté le 21 juillet 2019.
- « Memorial capsule : un implant avec les cendres d'un défunt », *Iatransmumanisme.com*, 10 avril 2016, <https://iatranshumanisme.com/2016/04/20/memorial-capsule-un-implant-avec-les-cendres-du-defunt/>, site consulté le 8 août 2019.
- Morin, Edgar, *La méthode*, tomes 1 à 6, Paris, Seuil, 1977-2004.

- Pitts-Taylor, Victoria, *In the Flesh: The Cultural Politics of Body Modification*, New York, Palgrave Macmillan, 2003.
- Simmel, Georg, *Sociologie et épistémologie*, traduit de l'allemand par Liliane Gasparini, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologies » [1917] 1991.
- « Steve Haworth », Wikipedia, https://en.wikipedia.org/wiki/Steve_Haworth, site consulté le 8 août 2019.
- Steve Haworth Modified*, <http://stevhaworth.com/>, site consulté le 8 août 2019.
- Tarde, Gabriel, *Écrits de psychologie sociale*, textes choisis et présentés par Anne-Marie Rocheblave-Spenlé et Jean Milet, Toulouse, Privat, coll. « Rhadamanthe », 1973.
- Tarde, Gabriel, *Les lois de l'imitation. Étude sociologique*, Paris, Félix Alcan, 1900 [1890].
- Waquet, Dominique et Marion Laporte, *La mode*, 4^e édition, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2014 [1999].
- « Where No Man Has Gone Before », Wikipedia, https://en.wikipedia.org/wiki/Where_no_man_has_gone_before, site consulté le 19 juillet 2019.